

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Roger PARA

Né le 2 décembre 1906, à Pantin (Seine)

LA

PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

DES CAUSES GÉNÉRALES
QUI RÉGISSENT LES MANIFESTATIONS NORMALES
ET MORBIDES DE L'ÂME DES FOULES

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{te}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Roger PARA

Né le 2 décembre 1906, à Pantin (Seine)

LA

PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

DES CAUSES GÉNÉRALES
QUI RÉGISSENT LES MANIFESTATIONS NORMALES
ET MORBIDES DE L'ÂME DES FOULES

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1934

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	PROUST.
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	CHEVASSU.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET
Clinique médicale.....	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale.....	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique.....	TERRIEN.
Clinique urologique.....	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	MATHIEU.
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire.....	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiâtrie.
BÉNARD (H.)... Pathologie médicale.
BERNARD (Et.) Pathologie médicale.
BOULIN..... Pathologie médicale.
BROCQ Pathologie chirurgicale.
BULLIARD Histologie.
CATHALA Pathologie médicale.
CHABROL Pathologie médicale.
CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
DOGNON Physique.
DONZELOT Pathologie médicale.
FEY Urologie.
GALLIARD Parasitologie.
GASTINEL Bactériologie.
GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
GAYET Physiologie.
GIROUD Histologie.
HAGUENAU .. Pathologie médicale.
HALPHEN Oto-rhino-laryngologie
HAZARD Pharmacologie.
HUGUENIN Anatomie pathologique.
JOANNON Hygiène.
LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL . Obstétrique.
LAROCHE (Guy). Pathologie médicale.
LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.
LEVEUF Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LÉVY... Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiâtrie.
MOREAU Pathologie médicale.
MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN Pathologie médicale.
OBERLING Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIEVRE. Médecine légale.
PORTES Obstétrique.
QUÉNU Pathologie chirurgicale.
RICHET Physiologie.
SANNIÉ Chimie biologique.
SÈNÈQUE Pathologie chirurgicale.
SÉZARY Dermatologie et Syphiligraphie.
TROISIER Pathologie expérimentale.
TURPIN Pathologie médicale.
VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie médicale.
VELTER Ophtalmologie.
VIGNES Obstétrique.
WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale.
BUSQUET Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT . Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique
NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
AUBERTIN Clinique médicale.
BRULÉ Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
HARVIER..... Clinique médicale.
LIAN Clinique médicale.
GUÉNIOT Clinique obstétricale.
LE LORIER Clinique obstétricale.

MM.

LÉVY-SOLAL .. Clinique obstétricale.
METZGER Clinique obstétricale.
BASSET Clinique chirurgicale.
CADENAT..... Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER . Clinique chirurgicale.
MOCQUOT Clinique chirurgicale.
MOURE Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

FREY Éducation physique
CHAILLEY-BERT, agrégé Stomatologie.
LEDoux-LEBARD Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*A qui je dois tout.
Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma
reconnaissance la plus émue et de ma
profonde affection.*

A MON ONCLE ET A MA TANTE

*En témoignage de gratitude pour tout
ce qu'ils ont fait pour moi.*

A MON COUSIN, JACQUES SALIH

A TOUTE MA FAMILLE, A TOUS MES AMIS

À MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Chevalier de la Légion d'honneur

*Qui m'a fait le très grand honneur de
m'aider de ses conseils dans l'élaboration
de cette thèse et d'en accepter la présidence ;
j'adresse mes très vifs remerciements.*

A M. LE DOCTEUR JEAN VINCHON

Assistant à l'Hôpital de la Pitié

*En remerciement pour l'aide précieuse
qu'il nous a prêtée au cours de ce travail.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX :

MM. LES PROFESSEURS CARNOT
CLAUDE
GUILLAIN
LEGUEU
LEJARS (*in memoriam*)
LEMAITRE
TERRIEN
TESSIER (*in memoriam*)

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CADENAT

MM. LES DOCTEURS BABONNEIX
DEVRAIGNE
LÉRI (*in memoriam*)
RAVAULT

A M. LE DOCTEUR PIERRE LOUP

Assistant de cystoscopie du Service Civile
à l'Hôpital Lariboisière

En témoignage d'amitié.

A MES CAMARADES

MM. LES DOCTEURS JACQUES RUBINSTEIN, JOSEPH
PASCAL, LOUIS DUBRET

AVANT-PROPOS

De même que l'âme collective est née de la Société, c'est-à-dire de la réunion « en masses grégaires » des individus isolés, l'étude de la psychologie collective est née de la Sociologie, et date du jour où historiens, philosophes et médecins, délaissant l'étude de l'homme en particulier, essayèrent de démêler le complexe psychologique de l'homme groupé et les interactions de l'individu et de la Société.

Mais c'est surtout depuis le siècle dernier que cette étude des processus psychiques et de leurs relations avec la vie collective a vu croître son intérêt. De tous côtés, en France et à l'étranger, se sont dressées des Ecoles qui poussèrent en de multiples directions des recherches et des investigations dites « scientifiques ». Malheureusement, toutes ces sciences, comme le constate Charles Blondel dans son *Introduction à la Psychologie Collective*, n'ont pas, autant qu'elles auraient voulu, enrichi notre savoir, faute d'avoir suffisamment délimité leurs domaines réciproques, défini leurs objets respectifs, et assuré leurs méthodes propres.

Deux grandes écoles surtout s'affrontèrent pour résoudre le problème : l'Ecole Messianique, plaçant à

la base de toute activité collective la conception du meneur prédestiné et de l'aristocratie, et l'Ecole Biologique, opposant à cette théorie de la sélection celle de l'enrichissement biologique de la race et de l'éclosion du « génie conducteur » en fonction du milieu social.

Nous aurons l'occasion de reparler, dans les chapitres qui vont suivre, de ces deux théories opposées. Qu'il nous suffise de citer, dans cet avant-propos, les principaux auteurs, parmi tant d'autres, qui abordèrent la question de la psychologie collective.

Gustave Le Bon, dans sa *Psychologie des Foules*, nous fait toucher du doigt la mentalité collective dans ses caractères nouveaux et fixes, si différents de ceux qui composent la mentalité de l'individu. Il fait naître la conscience de la foule de l'inconscient de chacun des êtres qui la composent, inconscient différent totalement de celui auquel nous ont habitué les psychanalystes, mais renfermant les caractères les plus profonds de l'âme de la race.

Les deux propositions qui contiennent ses conceptions les plus imposantes, relatives à l'inhibition collective du fonctionnement intellectuel et à l'exagération de l'affectivité des foules, avaient été formulées, peu de temps avant lui, par Sighèle (Voir « Walter Moete, *Die Massen und Sozialpsychologie un Kritischen Ueberblick*, etc. », publiée par Neumann et Scheibner, 1915). Ce qui lui reste particulier, c'est sa conception de l'inconscient et la comparaison avec la vie psychique des enfants, des primitifs, bien que sur

ces points encore il eût également des précurseurs.

Par ailleurs, il distingue deux grandes sortes de foules : les foules passagères et les foules stables, permanentes, qui s'incarnent dans les institutions sociales.

Mac Dougall, dans son livre intitulé *The Group Mind*, constate la même opposition entre les deux sortes de foules ; il introduit le facteur *organisation* et distingue la *masse groupée* qu'il appelle foule et la masse psychologique à mentalité homogène. Le phénomène le plus remarquable et le plus important d'une formation collective consiste, d'après lui, dans l'exaltation et l'intensification de l'émotivité chez les individus dont elle se compose. Ils éprouvent une volupté à se fondre dans cette foule et à perdre le sentiment de leur délimitation individuelle. Cette absorption de l'individu par la foule, Mac Dougall l'explique par ce qu'il appelle l'induction directe des émotions, effet de la réaction sympathique primitive appelée communément « contagion affective ». Cette réaction automatique est d'autant plus grande que le nombre de personnes chez lesquelles on constate la même émotion est plus grand. La charge affective des individus s'intensifie par l'induction réciproque.

Freud, lui, tâche d'expliquer ces modifications psychiques que la foule imprime à l'individu, à savoir : l'exagération de l'affectivité et l'abaissement du niveau intellectuel, par la notion de la *libido* qu'il définit lui-même l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative, mais non encore mesurable) des

tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot *amour* au sens le plus large et le plus général du mot.

Pour lui, toute manifestation de l'esprit collectif est guidée par un attachement affectif, les diverses sortes de l'amour étant autant d'expressions d'un seul et même ensemble de tendances, lesquelles, dans certains cas, invitent à l'union sexuelle, tandis que dans d'autres elles détournent de ce but ou en empêchent la réalisation. Quelle force plus grande que l'amour peut assurer l'unité et la cohésion de tout ce qui existe dans le monde ? Puis, n'est-ce pas par amour des autres, par désir de leur être agréable, de vibrer à l'unisson, que l'individu isolé, englobé par la foule, renonce à ce qui lui est personnel et se laisse suggestionner ? C'est sur ces deux idées capitales que repose, dans la psychologie collective de Freud, sa théorie de la libido.

Reprenant la question sur une base plus générale, dans son introduction à la psychologie collective, Charles Blondel, après avoir étudié successivement les théories d'Auguste Comte, de Durckheim et de Tarde, et avoir montré que malgré leurs divergences, ces trois auteurs s'accordaient néanmoins pour reconnaître que l'esprit humain était tout pénétré d'influences collectives, arrive à cette conclusion qu'on ne peut établir d'opposition nette et tranchée entre la Société et l'Individu, et que celui-ci est déjà par lui-même une foule, un condensé d'influences qu'à toute heure il subit dans son milieu social.

Théorie de l'interpsychologie professée déjà par Auguste Marie, dont l'étude éclaire d'un jour spécial les grands facteurs non seulement sociaux, mais personnels, qui font de l'individu, en tant qu'élément de la collectivité, le produit du milieu où il vit (milieu extrinsèque) et de celui qui vit en lui (milieu intrinsèque).

Georges Dumas, faisant siennes les idées de G. Davy, ne considère plus tant l'individu qui fait partie du « groupe social » que ce groupe lui-même ; il en fait un être spécial qui sent, pense et agit à sa manière ; qui a un esprit, un caractère et des habitudes particulières et oppose la conscience collective du groupe à la conscience individuelle. Réfutant, avec Durkheim, la théorie émise par Tarde de « l'imitation » qui fait s'enchaîner, par cette seule opération, toutes les tendances particulières pour former une tendance collective, il soutient qu'il existe des « tendances sociales », proprement sociales, qui dépassent les penchants de chaque individu et qui sont de véritables forces « sui generis » dominant les consciences particulières.

Ce sont ces tendances sociales que nous allons essayer — pour notre part — d'étudier. Ayant eu l'occasion d'observer récemment deux cas de psychoses familiales, nous avons pensé, en analysant ces psychoses dans le cadre des délires collectifs auxquels elles appartiennent, et en établissant qu'elles sont le produit non seulement de facteurs personnels, inhérents à la nature même des sujets en présence, mais

encore de facteurs dépassant leur personnalité, tares nerveuses congénitales et psychisme commun héréditaire, que la mentalité collective en général, dans ses réactions normales et pathologiques, était soumise elle aussi à des lois puissantes, fonction sans doute, sous certains rapports, du milieu dans lequel vivent ces foules, mais surtout de celui dont elles émanent, milieu ancestral, particulier à chaque foule.

N'abordant la psychologie collective que sous cet angle, nous limiterons donc notre travail à l'étude de ces diverses influences et des troubles que parfois elles font naître au sein des foules.

LA PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

DES CAUSES GÉNÉRALES QUI RÉGISSENT LES MANIFESTATIONS NORMALES
ET MORBIDES DE L'ÂME DES FOULES

CHAPITRE PREMIER

Les délires collectifs à deux, à trois

Les délires systématisés chroniques constituent dans le domaine de la psychiatrie une des variétés les plus importantes des psychoses constitutionnelles...

Connus depuis longtemps, ils ont été classés depuis peu : sans nous étendre sur les diverses distinctions qui en ont été faites, monomanies d'Esquirol, délire de Persécution de Lasèque et Falret, délire des persécutés-persécuteurs de Falret, délire chronique de Magnan, etc., nous distinguerons avec Lévy-Valensi, les délires non hallucinatoires, paranoïaques ou non, et les délires hallucinatoires systématisés ou psychoses hallucinatoires.

Les premiers surtout, délires d'interprétation, sont intéressants à étudier au point de vue collectif, car ils représentent la faillite du discernement. Alors que chez le sujet normal tout jugement se résout en une interprétation, la tendance interprétative étant la

preuve même de l'intelligence et nous permettant de juger la réalité et l'importance des faits, cette tendance, chez certains sujets, est exagérée. Et si l'on considère le rôle de l'interprétation dans la pensée normale, nous pouvons juger quel désarroi peut apporter l'altération d'une telle fonction dans la vie courante d'un groupe de personnes, ou d'une famille.

Nous ne décrirons pas ici les nombreuses variétés d'interprétations, exogènes et endogènes, ni les multiples hallucinations, qui forment la trame de ces délires chroniques, et délaissant volontairement l'étude de leurs différents modes de contagion, nous allons rechercher quels facteurs favorisent leur éclosion et contribuent à les propager au sein d'une collectivité ne comprenant que quelques individus. Ces facteurs sont, nous l'avons dit, de deux ordres : personnels et héréditaires.

Facteurs personnels

Pouvons-nous d'abord ranger parmi les causes prédisposantes la question du sexe et de l'âge des sujets?

Il est évident que la femme, par son tempérament plus impulsif, plus sensitif, plus émotif, par sa physiologie aussi plus compliquée, est sujette plus que l'homme à ce « nervosisme » latent qui mène aux psychoses. D'après l'abbé Eug. Martin, quatre-vingt-quinze pour cent des individus condamnés pour sorcellerie au Moyen-Age appartenaient au sexe féminin.

D'autre part, nous verrons, en étudiant l'âme des foules, que la mentalité des enfants, semblable à celle des primitifs, constitue le premier échelon, dit « théologique », de cette échelle du psychisme comparé dont l'adulte occupe le degré « positif » et que l'âme de la foule, par les caractères spécifiques qu'elle acquiert, se rapproche de cet état mental initial.

Les foules d'enfants présentent donc, en dehors de toute influence morbide, par l'intensité même de ces caractères qui constituent l'essentiel de l'âme collective, la suggestibilité et l'absence de sens critique, une prédisposition spéciale aux psychoses. Celles-ci sont surtout d'ordre hallucinatoire. Doués d'un raisonnement souvent très fruste, incapables de discerner, la plupart du temps, les relations de cause à effet, ayant une tendance imaginative très nette, tendance qui dégénère souvent en mythomanie, ces jeunes sujets nourris dès leurs premières années de contes et de féeries extraordinaires, sont presque tous des obsédés de Merveilleux.

Quelques beaux délires d'extase appartiennent à cet âge... et l'actualité nous a fourni tout dernièrement, avec les Visionnaires de Beauraing, l'exemple typique d'une de ces hallucinations collectives où l'analyse découvre tout un complexe dans lequel il est difficile de démêler la part de la suggestion et celle du mensonge. Pierre Scize, dans *Visionnaires en série* nous donne la relation détaillée des faits :

Le 29 novembre 1932, vers 7 heures du soir, une jeune fille de 15 ans et demi, Fernande Voisin, ac-

compagnée de son jeune frère Albert et de deux camarades de classe, Andrée et Gilberte Degembre, s'en allait comme chaque soir chercher au pensionnat des Religieuses de Beauraing, la petite Gilberte Voisin, sa sœur, qui était demi-pensionnaire.

Il faisait une nuit noire et givreuse.

Des autos, tous phares allumés, sillonnaient la route...

Soudain, Albert Voisin déclara : « Il y a un homme qui marche dans le jardin des sœurs... »

Fernande le rassura : « Sot que tu es, ce sont les lumières et les ombres des autos... »

« Ce n'est pas un homme, c'est la Sainte Vierge ! elle nous court dessus. »

Fernande dit encore : « Non ! c'est une auto qui descend la route de Pondrome... »

Néanmoins la peur a gagné tout le groupe des enfants. Gilberte étant sortie, ils courent tous, en proie à une grande frayeur. La petite tombe, les plus jeunes pleurent. Ils rentrent enfin chez eux et racontent qu'une forme blanche leur a couru après.

Il semble bien que ce soit là tout ce qui s'est passé le premier soir : une peur collective et irraisonnée des enfants par une nuit particulièrement froide et noire.

C'est là tout. Pourtant, trois jours après les enfants ont déjà bâti, avec ces simples éléments, tout un roman.

D'abord ils ont vu la vierge : elle est blanche avec des reflets bleus... Elle s'éclaire elle-même « comme

si l'on tournait le bouton de l'électricité » dit Fernande. Cette dernière se rappelle à peine avoir parlé de phares d'auto. « J'ai pu dire que c'était une lumière d'auto, mais il me semble bien que ce n'était pas cela. » Et quelques jours après : « Déjà en disant que c'était une auto, je croyais que c'était la vierge. » Bientôt les cinq enfants l'ont tous vue, et tous les cinq à la fois tous les soirs ils la verront ; du 29 novembre 1932 au 3 janvier 1933, ils sont favorisés de 33 apparitions. Et la Vierge leur parle ; elle ne profère à vrai dire que des pauvretés en un langage incorrect. Mais qu'importe à la faim de merveilleux que possèdent les foules modernes ! Il y avait, le 3 janvier, date de la dernière apparition, vingt-cinq mille personnes sur la route, chantant des cantiques et criant au miracle, et il fallut toute l'autorité du monde scientifique et de l'Eglise pour faire cesser ce scandale.

Cette question de sexe et d'âge mise à part, nous pouvons dire qu'à la base de toute psychose nous trouvons un terrain mental, des cerveaux affaiblis par des tares nerveuses, transmises souvent de génération à génération, et de type varié.

Dees l'affirme : « La débilité intellectuelle et morale, dit-il, est une des conditions indispensables pour réaliser la folie à deux ou à plusieurs. Il est inadmissible que n'importe quelle forme d'aliénation mentale puisse être imposée à un cerveau parfaitement sain et valide. »

La plupart du temps nous nous trouvons en pré-

sence de deux sortes de malades, des déprimés, neurasthéniques, mélancoliques, ou des excités (et ce sont les plus nombreux) : maniaques à physiologie hyper-active. Nous devons faire une place spéciale à l'hystérie, syndrome où, selon l'expression de Lévy-Valensi, « la suggestion est tout » ; c'est l'hystérie qui donna lieu à toutes ces épidémies du Moyen-Age, de psychoses de possession, que nous étudierons dans un chapitre spécial ; c'est elle qui est cause bien souvent de ces contagions en « vase clos » si l'on peut s'exprimer ainsi, dont nous nous occupons dans ce chapitre.

Nous ne trouvons donc pas plus, ici, de meneurs et de menés que nous n'en trouverons en psychologie collective normale. Il n'y a que des contagionneurs et des contagionnés, tous victimes d'un déséquilibre psychique plus ou moins prononcé.

Mais l'état mental ne suffit pas à expliquer l'éclosion d'un délire au sein d'une collectivité ainsi constituée ; pour qu'une idée fixe prenne corps chez un de ces malades, devienne prévalente et fasse de lui un contagionneur, il faut qu'un choc émotionnel vienne brutalement l'imposer à son esprit.

Hallucinatoire ou interprétative, cette idée, en raison même de l'incapacité où se trouve le sujet de la ramener à ses proportions normales, devient le pivot autour duquel se cristallise tout son délire.

Toutefois, il n'y a pas que le choc émotionnel qui puisse faire naître une psychose. Comme nous le verrons, en analysant nos deux observations, la plu-

part des sujets en cause sont des déséquilibrés du système végétatif ; malades psychiquement, ils le sont aussi physiquement. Chez presque tous (il s'agit surtout de femmes) nous notons des troubles « Hyper » ou « Hypo » des sécrétions internes : troubles de la ménopause, troubles par ovariectomie double ou par hystérectomie, troubles par hyperthyroïdie.

Nous insistons particulièrement sur la fréquence des basedows frustes, chez les contagionneurs, révélés quelquefois uniquement par le métabolisme basal.

Ces déséquilibres endocriniens occasionnant une perturbation de toute la vie organique de ces sujets sont fréquemment une source de névralgies pénibles, surtout céphalées et migraines, contre lesquelles la thérapeutique ordinaire est plus ou moins efficace. De leur ténacité naît souvent, chez ces sujets, une idée fixe de persécution d'où découle un délire systématisé.

Ainsi se présente le problème des psychoses collectives :

Terrain affectif en état d'infériorité manifeste qui n'attend qu'un accident (choc émotionnel ou physiologique) pour faire germer tout un système d'interprétation erronée. La psychose ainsi constituée, le délirant devient élément actif, agent émetteur de son idée fixe, et la transmet par contagion aux antennes réceptrices que représentent ceux qui l'entourent et qui offrent une morbidité psychique identique à la sienne.

L'hérédité

(PSYCHOSES FAMILIALES)

Car c'est une loi presque incontestables : pour que ces éléments actifs puissent contagionner leur entourage, il est nécessaire que celui-ci soit constitué d'individus vivant dans un milieu psychique semblable.

Or, le milieu où nous rencontrons le plus cette similitude mentale se trouve être celui précisément où se révèle le plus d'hérédité commune, la famille...

La psychose familiale constituera donc le prototype miniature de ces folies collectives restreintes que de nombreux auteurs ont déjà essayé de classer et d'analyser, et sur le mode de transmission desquelles ils ont émis des opinions à peu près semblables.

Tous s'accordent en effet pour reconnaître que dans la folie par contagion survenant chez des individus d'une même famille la cause principale est la prédisposition commune, héréditaire ou acquise (Lasègue et Falret, Graf, Kraft Ebing, Weygand, etc.).

A. Marie distingue deux groupes principaux de ces psychoses :

1° Les cas décrits par Régis sous le nom de « folie simultanée » par opposition à la folie communiquée, par exemple les folies gemellaires...

2° Les cas où l'hérédité similaire des psychoses relativement fréquente explique elle-même l'évolu-

tion identique des symptômes psychiques chez les membres d'une même famille.

Dans les espèces où la contagion directe est très probable, celles-ci renferment des faits dissemblables pouvant cependant être groupés en deux catégories :

a) Une psychose en provoque une autre, sans que celle-ci ressemble à celle-là.

b) Une psychose en provoque une autre, semblable à la première au double point de vue des symptômes et de l'évolution, mais d'intensité parfois différente.

Ce sont là les vrais cas par contagion.

A cette classification nous préférons volontiers celle que nous propose Marandon de Montyel :

« La folie à deux », dit-il, comprend trois ordres de faits parfaitement distincts :

1° La folie imposée ; le malade impose son délire à qui est intellectuellement et moralement plus faible que lui, indépendamment de toute tare.

2° La folie simultanée, type Régis (Psychoses concomitantes chez des dégénérés homologues).

3° La folie communiquée ; le malade communiquant ses hallucinations et ses conceptions délirantes à un autre, prédisposé héréditaire.

Parmi ces folies, les gemellaires, étudiées par plusieurs auteurs, sont assez curieuses :

Maret cite le cas de deux frères jumeaux atteints presque ensemble de manie alors qu'ils sont tous deux à la Légion étrangère. Ils se croient fils de

l'Empereur d'Autriche et savent qu'ils régneront un jour, l'un à Rome, l'autre à Paris.

Marandon de Montyel rapporte, lui aussi, un cas typique de folie gémellaire (Folie gémellaire, *Archives de Neurologie*, 1906, p. 241) ; celui de deux sœurs jumelles dont la ressemblance physique était stupéfiante et qui vécurent jusqu'à l'âge de 16 ans dans la plus étroite intimité. A cet âge elles se marièrent toutes deux le même jour, ce qui fut cause de leur séparation. Elles en souffrirent beaucoup. Mariées depuis 20 mois elles devinrent simultanément grosses. Vers le quatrième mois de leur grossesse les deux jumelles qui ne s'étaient plus revues depuis leur mariage, qui avaient tout pour être heureuses, maris affectueux et de situation brillante, furent prises tout à coup le même jour, sans aucune cause occasionnelle, d'une crise de manie aiguë si intense qu'on dut les placer immédiatement dans un asile. Un concours de circonstances fit qu'elles se trouvèrent réunies dans le même asile (à Toulouse) sans que l'une ou l'autre en soit avertie ; c'est ce qui permit d'étudier l'évolution de cette folie simultanée.

Leur vésanie fut absolument identique : manie érotico-religieuse avec mêmes hallucinations et mêmes conceptions délirantes. Elles voyaient tantôt la vierge, tantôt le diable ; celui-ci les excitait aux propos et aux actes les plus obscènes ; elles débitaient alors des horreurs, relevaient robe et chemise pour exhiber devant tous, surtout devant les

hommes qui venaient au pensionnat pour leur service, leurs parties sexuelles ; puis, elles revenaient à l'influence divine, psalmodiaient sans faute les cantiques et récitaient les prières qu'elles avaient apprises au couvent.

Cette manie suivit un cours régulier ; elles accouchèrent à 48 heures d'intervalle d'un garçon chacune, et immédiatement après leur délivrance une grande amélioration se manifesta dans leur état. Un mois après, elles sortaient toutes deux complètement guéries.

Mais ce n'est que longtemps après que l'on apprit à l'une et à l'autre que leur dérangement mental, comme tout le reste depuis leur naissance, avait été identique. Ce cas de folie gémellaire est typique et méritait d'être reproduit.

Il montre bien qu'en dehors des folies communiquées il existe, comme Régis l'avait montré en 1880, une *folie simultanée*, sans aucune influence de l'un des sujets atteints (meneur) sur l'autre (mené), — ce qui tendrait à prouver, selon Marie, que dans toutes les folies familiales, comme dans les folies épidémiques, la prétendue contagion mentale dépendrait davantage de la foule ancestrale (hérédité) que des foules actuelles.

Mais ces cas de folie simultanée sont très rares. La contagion reste le grand facteur des psychoses familiales comme de tous les autres délires collectifs, et les trois conditions formulées par Lasègue et Falret conservent toute leur valeur, à savoir que :

1° Dans la folie à deux, l'un des deux individus est l'élément actif ; plus intelligent que l'autre il crée le délire et l'impose progressivement au second qui constitue l'élément passif. Celui-ci résiste d'abord, puis subit peu à peu la pression de son congénère, tout en réagissant à son tour sur lui, dans une certaine mesure, pour rectifier, amender et coordonner le délire qui devient alors commun et qu'ils répètent à tout venant, dans les mêmes termes et d'une façon identique.

2° Pour que ce travail intellectuel puisse s'accomplir parallèlement dans deux esprits différents, il faut que ces deux individus vivent pendant longtemps absolument d'une vie commune, dans le même milieu, partageant le même mode d'existence, les mêmes sentiments, les mêmes intérêts, les mêmes craintes et les mêmes espérances, en dehors de toute influence extérieure.

3° Une troisième condition est nécessaire pour que la contagion du délire soit possible. C'est que ce délire ait un caractère de vraisemblance, qu'il se maintienne dans les limites du possible, qu'il repose enfin sur des faits survenus dans le passé, ou sur des craintes et des espérances conçues pour l'avenir.

Donc, tares nerveuses et psychiques identiques, léguées par l'hérédité, auxquelles viennent s'ajouter les influences personnelles et les facteurs moraux de vie souvent commune, sont les éléments nécessaires à l'éclosion et à la propagation d'une psychose familiale. Mais là plus que partout ailleurs entre en scène

le « moi » individuel, et c'est à la psychanalyse que nous demanderons d'étudier les ferments secrets, et souvent difficiles à déceler, qui font germer ces morbidités mentales.

Les deux observations que nous citons dans notre Avant-Propos et que nous avons recueillies récemment dans le Service de notre Maître, M. le Professeur Laignel-Lavastine, à l'Hôpital de la Pitié, viennent confirmer notre thèse. Le premier cas fut publié par lui-même (en collaboration avec G. d'Heucqueville et B. Klotz dans les *Annales Médico-Psychologiques*, n° 1, juin 1933) ; l'autre fut étudié par le Dr Vinchon et nous, chez deux malades, la mère et la fille, qui nous consultèrent de nombreuses fois et se confièrent à nous, espérant trouver enfin à l'hôpital, la tranquillité morale cherchée vainement par elles depuis deux ans.

Nous reproduisons d'abord dans toute son intégrité, avec l'assentiment de M. Laignel-Lavastine, l'exposé du premier de ces cas publié par lui sous le titre *Guérisseurs, Martyre Thérapeutique et Maisons Hantées*.

CHAPITRE II

Observations

Première observation

(PUBLIÉE)

Il s'agit de personnes de la même famille offrant en commun une systématisation délirante collective ; le groupe de maisons qu'elles occupent en banlieue est hanté. Voici les faits, rapportés par M^{me} B... elle-même, la première des victimes :

« C'est en 1930 que M^{me} B..., souffrant de douloureuses crises de coliques hépatiques contre lesquelles divers traitement médicaux s'étaient montrés inefficaces, décide, sur les conseils d'une voisine, de s'adresser à un guérisseur. Celui-ci accepte bien volontiers de la soulager. Il déclare que les douleurs sont dues à l'influence d'une personne malveillante qu'il ignore, mais contre laquelle il s'engage à lutter. Un arrangement (à raison de 150 francs par mois) est aussitôt conclu et le traitement commence. La malade se rend chaque semaine, en compagnie de sa sœur, chez le guérisseur.

« Les séances sont longues. Le guérisseur fait mettre sur la tête de la patiente, un bonnet rempli de clous. Il attache autour de ses bras et de ses jambes des brace-

lets hérissés d'autres clous. Puis, il lui fait subir des massages assez rudes. Il ordonne que, chaque soir, entre onze heures et minuit, elle allume des petits paquets de paille destinés à chasser les esprits malfaisants. La nuit, elle doit fixer obliquement, en travers de son dos, un petit sabre.

« Bientôt, on le conçoit, le port de ces bracelets cloutés, les massages, le sommeil dans la position inconfortable exigée, enfin l'attitude du guérisseur, entretiennent chez M^{me} B... un état de nervosité et de surmenage marqué, qu'aggravent encore de fréquentes migraines. Si épuisée qu'elle se dise pourtant par ces manœuvres, elle s'y soumet avec résignation : ses coliques hépatiques ne se sont en effet pas reproduites, et il est possible, pense-t-elle, de mettre son état sur le compte d'une lutte contre les influences ennemies.

« Ce n'est qu'après deux ans de ces manœuvres que la patiente commence à s'étonner de la longueur du traitement, lequel l'épuise de plus en plus. Brusquant le dénouement le guérisseur prévient alors sa malade que la guérison définitive (du moins il l'espère) aura lieu le 17 mai 1932, à la suite d'une violente lutte contre les personnes qui l'ont envoûtée.

« Elle est très impressionnée par cette nouvelle. Avec angoisse elle se prépare à la lutte. Elle pense sans cesse à l'influence d'ennemis, qu'elle est d'ailleurs dans l'incapacité absolue de reconnaître.

« Et, dans cette atmosphère de veillée d'armes, des bruits anormaux commencent à se manifester la nuit dans sa maison. Une série de manifestations insolites lui suggèrent, pour la première fois, de parler de maison hantée.

« Le 17 mai fatidique, nuit terrible, M^{me} B... est émue et agitée à l'extrême. Elle éprouve une sensation croissante de malaise. Quelque chose l'étrangle. Elle croit vraiment toute la nuit livrer la lutte annoncée.

« Mais hélas, le lendemain, la guérison ne s'est pas produite. L'agitation, les migraines, l'insomnie, bref tous les symptômes ont persisté. Vive déconvenue : la foi est ébranlée.

« M^{me} B... veut aller se plaindre au guérisseur, mais celui-ci est mort subitement quelques jours auparavant. Cependant des phénomènes inexplicables se produisent toujours dans la maison hantée.

« C'est d'abord un tableau qui se décroche dans la chambre, et tombe sur le parquet, sans que ni le piton ni la corde qui le soutenaient aient cédé. Mais c'est surtout la nuit que les bruits se manifestent. Dès que la lumière est éteinte, des craquements de bois se font entendre ; des bruits de pas résonnent tantôt au-dessus de la chambre, sur le toit, tantôt dans les alentours du pavillon. Souvent ce sont des bourdonnements, des râles informes, des plaintes inarticulées mais expressives.

« Si, pour découvrir l'origine de ces bruits, M^{me} B... allume la lumière et se lève, tout rentre dans l'ordre ; elle cherche en vain quelque chose d'anormal dans la maison.

« Dans le jardin le chien ne dort pas ; il va et vient autour de sa niche comme en proie à une grande frayeur. Jamais pourtant elle ne l'entend aboyer.

« Les bruits se produisent presque tous les soirs. Au début c'est dans la seule maison de M^{me} B... qu'ils se font entendre. Mais à la suite d'une visite de la veuve du guérisseur, la sœur de M^{me} B..., M^{me} R..., qui habite

un pavillon voisin, à quelques mètres du sien, constate que les bruits entendus chez sa sœur existent aussi dans sa propre maison. Elle y voit une vengeance de la part du guérisseur... C'est son esprit qui vient hanter ses victimes. Toute la famille commente avec passion ces événements. Et quelques jours après, les beaux-parents de M^{me} B..., qui habitent un troisième pavillon voisin du précédent, découvrent que leur maison est devenue à son tour une maison hantée.

« Trois familles habitant trois maisons différentes participent alors à cette croyance pathologique. Ces familles comprennent d'une part : M^{me} B... et son mari, avec leurs deux enfants ; d'autre part, M^{me} R..., sœur de M^{me} B..., et son mari ; enfin les beaux-parents de M^{me} B... Les nuits de toutes ces personnes sont troublées sans cesse par les bruits insolites décrits. Leurs témoignages apparaissent d'une concordance parfaite.

« Ils ont invité deux personnes amies à passer la nuit chez eux. Toutes deux n'ont pu dormir, terrifiées par les bruits dont retentissaient les maisons ; elles ont refusé catégoriquement d'y coucher une seconde nuit.

« Enfin, M. B..., excédé, entendant des bruits de pas dans son jardin, sort, un revolver à la main, prêt à tirer au moindre mouvement suspect qu'il aurait aperçu. Et M. R..., gardien de la paix, organise des rondes nocturnes autour des trois maisons. Il reconnaît d'ailleurs n'avoir jamais rien remarqué, mais n'en affirme pas moins la réalité de ce qu'il a entendu chez lui. »

Tels sont les faits, dit le Professeur Laignel-Lavastine, qui nous ont été rapportés par M^{mes} B... et R... et dont nous n'avons pu vérifier la réalité, on le con-

çoit aisément. Plusieurs points méritent pourtant examen et discussion. Les faits mystérieux qui se sont déroulés dans ces maisons hantées apparaissent, considérés objectivement, comme d'une profonde banalité : un tableau tombe du mur, un chien quitte sa niche la nuit, des bruits de pas retentissent dans le jardin, des craquements, des soupirs, des bourdonnements se font entendre dans les maisons, ces phénomènes ne présentent aucun caractère extraordinaire : partout le silence nocturne est troublé par les mouvements des charpentes et des animaux familiers. Ils ont été seulement remarqués à la faveur de l'excitation psychique des personnages. Si l'on envisage d'autre part le caractère qu'ils revêtent dans l'esprit des sujets, ces faits s'apparentent aux phénomènes décrits en science métaphysique sous le nom de raps (bruits frappés) et même de matérialisation (soupirs, plaintes, etc., notion de retour de l'esprit du guérisseur) ; laissons de côté, faute de compétence, cet aspect métaphysique, en raison de leur banalité les faits méritent d'être considérés seulement au point de vue subjectif, psychiatrique.

Or, M^{me} B..., âgée de 41 ans, est une débile manifeste. Elle sait à peine lire et écrire ; son niveau intellectuel, apprécié aux tests habituels, est inférieur à 10 ans ; ses réflexes sont vifs. Elle souffre de coliques hépatiques, de migraines, de constipation chronique, de dysménorrhée.

M^{me} R..., si elle n'est pas le personnage central, n'en a pas moins été le plus actif et le plus influent. Bien

que débile comme sa sœur, elle lui est cependant très supérieure. C'est une grande déséquilibrée du système végétatif et de l'émotivité. Ovariectomie double, dysthyroïdie, tachycardie, réactions vaso-motrices intenses, métabolisme de base augmenté de 15 %.

Les maris, les enfants, l'amie de province conviée à entendre les bruits mystérieux, semblent avoir adhéré sans critique, mais aussi sans passion, à la thèse des deux sœurs.

De cette étude nous pouvons tirer — pour nos conclusions personnelles — que de tous ces personnages deux sont franchement des débilés mentaux. L'hérédité ici est manifeste : elle fait de M^{me} B... et de M^{me} R... les victimes de ces vieilles superstitions, que nous étudierons dans un des chapitres suivants, de ces croyances ancestrales en la puissance d'un guérisseur semblable au sorcier du moyen âge, et en la vertu de pratiques ridicules capables de chasser les esprits malfaisants. L'une d'elles, M^{me} B... est physiquement souffrante ; ses migraines sont intolérables et ne font qu'accentuer sa nervosité. La hantise de son mal tourne à l'obsession ; l'idée de persécution est prête à éclore en elle... elle éclate dès que la malade va consulter son guérisseur, et elle atteint son paroxysme à la suite des manœuvres éreintantes auxquelles celui-ci la soumet.

M^{me} R..., elle, a hérité des mêmes tares nerveuses que sa sœur ; c'est de plus une dysthyroïdienne et

de là une excitée, une « maniaque », une hyperémotive. Mais elle a sur M^{me} B... le grand avantage de ne pas souffrir. Cette souffrance seule, facteur personnel, fera de M^{me} B... l'élément actif de la psychose (meneuse) tandis que sa sœur n'en sera que l'élément « passif » et se présentera — quoique moins « débile » — comme simple contagionnée de la première.

Les autres membres de la famille, au rôle plus terne, sont moins importants au point de vue analytique ; nous pouvons admettre que chez eux, relativement sains de corps et d'esprit, la contagion s'est opérée par simple influence de sympathie, par cette « libido freudienne » qui nous représente la suggestion comme une renonciation à son « moi » par désir inconscient de s'harmoniser avec ceux que l'on aime.

Seconde observation

(INÉDITE)

M^{me} Jeanne B..., âgée de 45 ans, veuve d'un officier, et sa fille, Fernande B..., 23 ans, viennent consulter pour la première fois le 29 janvier 1932, se plaignant toutes deux de céphalée persistante et de lassitude générale.

Elles se disent persécutées par un guérisseur de Tarbes qu'elles ont autrefois consulté et qui les a longtemps traitées, toutes deux, au moyen de plantes et de pratiques plus ou moins bizarres. Voici d'ailleurs — classées méthodiquement et chronologique-

ment — les diverses étapes de leur histoire, décrites par M^{me} B... elle-même :

« Jusqu'en 1917, dit-elle, j'habitai Garches ; j'en déménageai à cette date pour aller habiter rue de Tocqueville, seule avec ma fille, mon mari étant sur le front.

« Après l'armistice, mon mari fut envoyé à la gare de Mantes-Gassicourt. J'allai habiter avec lui, tout en conservant notre logement rue de Tocqueville où je me rendais de temps à autre.

« Ce ne fut que lorsque je m'installai définitivement à cette dernière adresse, que je commençai à éprouver des malaises. Je souffrais du ventre, j'avais des migraines terribles, etc.

« J'allai consulter successivement deux médecins : l'un me soigna pour la tuberculose, l'autre pour l'entérite ; ce dernier m'envoya à Bagnères-de-Bigorre.

« Cette cure n'amena aucune amélioration de mon état...

« En rentrant à Paris, une amie me donna l'adresse d'un médecin, le D^r X..., qui l'avait soignée autrefois. Il me mit à la diète : les premiers jours à l'eau de Vichy (un petit verre toutes les deux heures ; puis, pendant dix jours un demi-litre de lait par jour ; enfin 1 litre 1/2 et deux œufs crus. Il me faisait faire en outre deux frictions par jour à l'eau salée.

« Ma fille, qui était en pension, vint à Paris sur ces entrefaites pour y passer ses vacances de Pâques. Elle avait à cette époque 14 ans et pesait 49 kilos. Un jour elle m'accompagna chez le D^r X... Celui-ci, en la voyant, me dit : « Votre fille telle qu'elle est là est très malade et a besoin d'être soignée. » Etonnée et inquiète je m'en-

quis de ce qu'elle pouvait avoir et demandai au médecin si je pouvais lui laisser au moins terminer son année scolaire. « Si vous ne me la confiez pas immédiatement, me dit-il, je ne réponds pas d'elle. »

« Effrayée, je la retirai de pension et il la mit au même traitement que moi.

« Il nous fit des lavages d'estomac pendant trois mois tous les jours (à 40 fr. la séance) ; le poids de ma fille descendit à 37 kilos...

« Les grandes vacances arrivèrent ; nous partîmes, ma fille et moi, pour Biarritz où j'ai une sœur.

« L'état de ma fille allait de mal en pis là-bas ; à notre retour nous continuâmes le même traitement.

« Le D^r exigeait que ses malades aillent une fois par semaine en consultation (40 fr.). Au bout de 26 mois je commençai à trouver que cela était suffisant, et voyant que de vieux malades allaient chez lui, une fois par semaine, depuis 25 ans, je me mis à douter de son honnêteté et de sa compétence et, sans rien lui dire, nous ne retournâmes plus le voir.

.

« Un peu plus tard, je lus dans les journaux qu'un nommé B..., guérisseur à Amiens, avait été condamné pour médecine illégale et que plusieurs personnes avaient témoigné à son avantage.

« Mon mari souffrant de sciatique à ce moment-là, je m'enquis de l'adresse du guérisseur et pris rendez-vous avec lui. Nous partîmes le 24 mars 1924 pour Amiens. Ce fut le D^r Y..., neveu du guérisseur, qui nous ausculta en nous regardant dans les yeux avec une loupe.

« Au moment où il me fixa je ressentis dans tous le corps comme une secousse électrique.

« Il me dit que je n'avais pas grand'chose, nous prescrivit, à mon mari et à moi, des tisanes à prendre. Puis, il nous dit de ne plus nous déranger et de venir le consulter à Paris, Faubourg Saint-Honoré, où il avait un cabinet.

« Dès la première visite que je lui fis à Paris, il commença à me faire la cour et me dit que si j'avais un ami je ne serais plus malade et aurais tout l'argent que je voudrais.

« Je ne répondis jamais à ses avances.

« Mais à partir de ce moment je devins très nerveuse, je ne dormais plus la nuit ou bien je faisais des rêves extraordinaires. Très souvent je me voyais chez lui., tantôt il me présentait une carafe d'eau chaude, tantôt il tenait un serpent par la queue et le brandissait au-dessus de ma tête. Je vis également des chats qui se baignaient dans une cuvette.

« Quelque temps après mon mari tomba malade ; il entra au Val-de-Grâce où il mourut le 29 juillet 1927.

« Après sa mort ma fille tomba de nouveau malade. Nous allâmes voir ensemble le Dr Z..., à Neuilly, qui nous avait déjà soignées autrefois ; il la passa à la Radio mais ne lui trouva rien.

« Je la conduisis à l'Hôpital Beaujon ; même résultat. On lui fit une prise de sang et l'on me dit qu'elle était simplement un peu anémiée.

« On accusa ensuite son appendice ; je la fis opérer. Cela n'amena pas grand changement dans son état.

« A partir de ce moment je remarquai que toutes les fois que je recevais des lettres et que la concierge me les glissait sous la porte, j'étais très malade.

« Nous passions des nuits blanches, ma fille et moi.

Nous entendions des bruits dans notre chambre... J'avais le cerveau vide, j'étais à bout de forces.

« On me donna l'adresse d'un guérisseur de Saint-Denis, et celle d'une guérisseuse, M^{me} S... J'envoyai ma fille consulter à Saint-Denis ; quant à moi j'allai chez M^{me} S... Au bout de trois visites ma fille n'avait obtenu aucune amélioration, bien au contraire. Pour ma part je me sentais mieux.

« Je l'emmenai donc elle aussi chez ma guérisseuse ; elle commença dès ce jour à se mieux porter.

« Nous arrivâmes ainsi jusqu'en juillet 1930. Nous partîmes alors dans les Pyrénées, espérant que l'air nous ferait du bien. En arrivant chez mon père ce fut encore pire ; on voyait qu'il se plaisait à notre malheur. (Nous verrons tout à l'heure quelle aversion cette femme avait pour son père.)

« Je confiai alors à une amie les craintes que j'avais de perdre ma fille. Elle me conseilla d'aller voir un guérisseur de Tarbes, M. O..., qui commençait, paraît-il, à se tailler une petite réputation dans le pays. Nous tentâmes encore une fois la chance et allâmes le trouver... mais il ne voulut pas nous recevoir toutes les deux ensemble. Je passai la première : il me demanda mon nom et mon adresse, et me dit : « Si vous aviez attendu quatre mois de plus pour venir me consulter je ne pouvais rien pour vous.

« Il me fit mettre à genoux devant un crucifix. Il prit un livre et mit sa main droite près de ma poitrine ; je sentis son fluide me pénétrer dans tout le corps... Il me dit de prier la Sainte Vierge, et me recommanda de m'appliquer une compresse d'eau de Lourdes tous les

soirs sur la poitrine. « Vous avez beaucoup de jaloux autour de vous, » ajouta-t-il.

« Ce fut ensuite le tour de ma fille ; il lui fit à peu près les mêmes prescriptions. « Si vous ne vous soignez pas énergiquement, lui dit-il, vous pouvez vous apprêter à mourir. »

« Il insista pour la prendre en pension chez lui. Je lui demandai ses conditions... Il s'enquit évidemment de mes moyens et sachant que je pouvais disposer de 430 fr. par mois (rente de mon mari), il me demanda 450 fr.

« Ma fille resta chez lui des premiers jours de septembre au mois d'avril 1931. »

“ Tel est le récit que nous a fait M^{me} Jeanne B... La suite nous la connaissons par les diverses visites que nous firent cette femme et sa fille à l'hôpital.

Lassées de suivre les prescriptions du guérisseur, onéreuses et inefficaces, elles décident de ne plus le consulter. Celui-ci, paraît-il, leur envoie une lettre, elles n'y répondent pas.

Mais elles souffrent de plus en plus toutes deux : migraines continuelles, insomnies, inappétence...

Elles arrivent à s'imaginer que c'est le guérisseur qui leur veut du mal et qui se venge d'elles en les envoûtant et en leur jetant des sorts.

C'est dans cet état d'esprit qu'elles viennent nous consulter, pour la première fois, le 29 janvier 1932.

Par la suite nous voyons la psychose s'intensifier et s'élargir.

La concierge de leur immeuble est certainement

une complice du guérisseur car elle a un sourire ironique toutes les fois qu'elle croise les deux femmes.

La mère, ne pouvant dormir la nuit, entend des bruits. Elle réveille sa fille pour les lui faire entendre. La fille, au début, ne perçoit rien... puis, les nuits suivantes elle les entend ; elle en arrive à ne plus dormir, elle aussi, et à percevoir à son tour, tandis que sa mère sommeille, des bruits insolites. Ce sont tantôt des craquements, tantôt des coups sourds dans les murs.

Aucun doute, les voisins eux aussi sont de connivence avec le guérisseur de Tarbes et cherchent à apeurer les deux femmes.

On vient les piquer avec une épingle la nuit ; on vient les frapper au cœur et à la tête pendant qu'elles dorment.

Le 17 mars 1933, la mère déclare avoir reçu une nouvelle lettre du guérisseur à laquelle elle n'a pas répondu.

Le 7 avril, le guérisseur lui envoie un nouveau message ; elle doit aller le retrouver, sinon par l'intermédiaire d'un homme d'affaires il lui fera supprimer sa pension de veuve d'officier.

(En réalité, la malade, pour pouvoir toucher sa pension, est allée trouver un homme d'affaires qui lui réclame une somme de 4.000 fr. pour ses démarches ; cet homme d'affaires serait un ami du guérisseur.)

Le 4 mai, la mère apprend par un journal que son guérisseur vient d'être condamné pour exercice illé-

gal de la médecine ; depuis sa condamnation il la laisse tranquille... Mais les voisins, ses amis damnés, continuent toujours à lui faire du mal. La locataire du dessous perce des trous au plafond pour pouvoir l'épier et fait du feu pour lui rendre l'atmosphère insupportable. Toutes les fois qu'elle passe devant la porte de cette locataire, elle fait un signe de croix pour se protéger de ses maléfices.

Tout ceci est confirmé, le plus naturellement du monde, par la fille.

Les deux femmes se décident enfin à déménager pour fuir leurs persécuteurs ; au mois de juin 1933 elles vont habiter Drancy. Elles se méfient tellement qu'elles n'osent emporter des confitures qu'elles croient avoir été empoisonnées par la concierge.

Mais elles sont à peine installées dans leur nouvel appartement qu'elles surprennent déjà certaines attitudes suspectes de leurs nouveaux voisins. C'est ainsi l'éternel recommencement...

En examinant le cas curieux de ces deux femmes nous trouvons à la base de cette psychose commune, un terrain physique identique : toutes deux sont avant tout des malades physiologiques. La mère a subi en 1924 une ovariectomie double, et un peu plus tard une thyroïdectomie. Elle se présente avec un pouls à 120, un tremblement marqué des doigts, un métabolisme basal un peu supérieur à la normale, 3 %, une insuffisance hépatique assez marquée. Enfin, et surtout, une hyperexcitabilité nerveuse qui se

traduit par des névralgies diffuses et des migraines perpétuelles.

La fille, elle, présente un syndrome basedowien très net ; elle a un pouls à 100, un tremblement des doigts, des bouffées de chaleur et des crises de diarrhée ; ses mains sont moites, son corps thyroïde est appréciable, et elle présente un métabolisme basal supérieur de + 11 % à la normale.

Voilà pour les facteurs personnels purement physiologiques : une mère hypersthénique, une fille hyperthyroïdienne.

A ces facteurs viennent s'unir des antécédents nerveux très chargés, surtout chez la mère. En essayant de sonder, à l'aide de la psychanalyse, le fonds de la psychose de cette dernière nous avons trouvé une trame formée de plusieurs éléments : un élément de crainte et de mysticisme, un élément érotique, un élément enfin de cupidité.

Le peu que nous a raconté la malade de son passé nous a confirmé cette hypothèse. Écoutons-la dans la narration « intégrale » de sa jeunesse :

« Dès mon enfance, dans la maison natale (Hautes-Pyrénées), j'entendais beaucoup de bruits la nuit. Pour me rassurer ma mère me disait que « c'était des rats ».

« Plus tard, je pouvais avoir 7 à 8 ans, rentrant un soir à la maison je vis de loin la chambre de mes parents éclairée ; lorsque j'arrivai la lumière brusquement s'éteignit.

« Vers l'âge de 15 ans, un soir que j'étais couchée je sentis l'ébredon que j'avais sur les pieds glisser à terre ;

je le ramassai ; il glissa de nouveau, et cette fois je me rendis compte qu'il glissait comme si quelqu'un le tirait fortement, car je ne bougeais pas. A la troisième fois j'allumai et me mis à chercher dans toute la pièce et sous le lit. Je ne vis rien, je me recouchai et tout fut fini.

« Lorsque je restais seule à la maison, j'avais continuellement des frissons et croyais toujours que quelqu'un d'invisible était près de moi.

« Plus tard mes parents firent démolir cette maison trop vétuste et en firent construire une autre. Ma mère, à son tour, entendit beaucoup de bruits dans cette nouvelle demeure et ne s'y porta jamais bien. »

La malade eut encore un grande crainte durant toute sa jeunesse : celle de son père :

« Il était très méchant pour ma mère, dit-elle, je ne l'aimais pas... » et, plus loin : « Depuis 1906 j'habitais Paris ; presque chaque nuit j'avais des cauchemars terribles et souvent je voyais mon père arrivant à Paris avec son cheval et sa voiture. Lorsque je m'éveillais j'avais des angoisses épouvantables ; je souffrais beaucoup pour ma mère, la sachant malheureuse avec mon père. »

Elle rapporte certaines paroles méchantes de ce dernier :

« Il dit un jour à ma mère : « Je te prédis que tu mourras folle et paralysée », ce qui arriva.

« En 1914, alors que mon mari était sur le front, il souhaita devant moi que je devins veuve afin de pouvoir me faire marcher sous sa coupe. Et il dit en parlant

de ma fille : « Tant que je vivrai elle ne se mariera pas », etc. »

D'où vient cette terreur et cette haine sourdes que la malade a pour son père ? Est-ce en souvenir de la dureté avec laquelle il traitait sa mère ? En ce cas on s'explique mal que depuis, elle le revoit et ne passe pas une année sans aller, aux grandes vacances, faire un séjour près de lui dans les Hautes-Pyrénées. Faut-il voir plutôt ici, en appliquant la méthode freudienne, le refoulement d'une tendance instinctive sexuelle, éveillée par le premier contact conscient de la petite fille avec son père et sa mère, et dont nous pourrions percevoir les premiers effets dans ce souvenir qu'elle rapporte d'avoir vu un soir la lumière de la chambre de ses parents s'éteindre brusquement dès qu'elle arriva. Car l'élément érotique n'est pas un des moindres dans l'histoire de sa psychose.

Relativement jeune encore à l'heure actuelle, soignant sa mise, on la sent désireuse de plaire...

Ce souci érotique se décèle tout le long de son récit.

Le D^r B..., de la rue de l'Isly, premier médecin qu'elle consulta, ne voulait-il pas aller au Maroc, en 1923, alors qu'elle était presque décidée à partir là-bas avec son mari... ; « il m'a dit qu'il ne voulait pas descendre à l'hôtel, qu'il aimerait mieux s'installer chez nous... »

En 1924, ce fut le D^r Y..., neveu du guérisseur d'Amiens, qui lui fit des propositions ; elle ne répon-

dit pas à ses avances, mais elle avoue qu'à partir de ce moment elle devint très nerveuse et qu'elle ne cessa de rêver de lui la nuit. Rappelons ses paroles : « Tantôt il me présentait une carafe d'eau chaude, tantôt il tenait un serpent par la queue et le brandissait au-dessus de ma tête. Je vis également des chats qui se baignaient dans une cuvette. »

Tout ceci vient se greffer sur un fond de religiosité et de mysticisme, qui la fait tour à tour refuser les propositions malhonnêtes et amoraux, et accepter sans les trouver bizarres, les thérapeutiques les plus extravagantes auxquelles les divers guérisseurs qu'elle consulte la soumettent : prières, applications d'eau de Lourdes, port de médailles, etc., etc.

Devenue la veuve d'un officier, et ayant droit à une pension, l'élément « cupidité » émerge à la surface de sa psychose. Les voisins veulent la cambrioler et elle ne sort plus de chez elle pour les en empêcher. Pour soigner sa fille, le guérisseur de Tarbes lui demande une somme plus élevée que sa pension. Quand les deux femmes ne veulent plus le consulter il se fâche et menace de leur faire supprimer cette pension par l'intermédiaire d'un agent d'affaires, etc.

Ce terrain mental morbide serait sans doute resté infécond si, pour allumer l'étincelle de la psychose, il n'y avait eu chez M^{me} B... cet état physique permanent énoncé plus haut. Les diverses opérations qu'elle a subies ont occasionné en elle des troubles fonctionnels divers ; elle est sujette à des migraines perpétuelles, elle souffre. Son idée fixe de persécution naît

lentement de ses névralgies et de ses céphalées, et elle accuse tous ceux qui l'entourent d'être la cause de son état... Elle influence et contagionne sa fille qui est une nature sur laquelle pèse les mêmes tares héréditaires, et qui constitue, de par sa physiologie basedowienne, une antenne nerveuse « réceptrice » de premier ordre.

Voilà toute l'histoire de ce délire d'interprétation chez ces deux femmes, telle qu'elle nous est apparue à l'analyse. C'est elle qui terminera la courte étude que nous venons de consacrer aux délires collectifs.

Traitement

Quelle thérapeutique peut-on employer dans ces cas de psychoses familiales ?

Il faut avant tout, si on le peut, isoler les divers sujets atteints (contagionneurs et contagionnés), détruisant ainsi le courant de suggestion établi et les inter-actions psychiques « par sympathie » de ces malades.

La psychothérapie (par persuasion) peut réussir, mais elle est souvent bien aléatoire en raison de la présence fréquente de conviction délirante.

Le traitement doit viser à notre avis la sédation du système nerveux, central et périphérique : rendre aux malades le sommeil qu'ils ont souvent perdu et calmer leur excitation par une médication bromurée ou opiacée.

Mais ce qu'il faut surtout c'est traiter leur déficience physiologique, en particulier les troubles endocriniens qui, chez les femmes, sont à l'origine de la plupart des psychoses. Les agents opothérapiques seront très souvent administrés avec fruit et feront disparaître ces diverses névralgies, causes de pas mal d'idées fixes.

CHAPITRE III

De la psychologie des foules et de quelques grandes psychoses collectives

Nous venons d'étudier sous quelles influences éclatent et se propagent les délires systématisés au sein d'une collectivité composée de deux, trois ou quatre personnes. Nous avons montré qu'ils se produisaient tous sous l'action de deux sortes de facteurs : des facteurs personnels et des facteurs héréditaires.

Mais une collectivité, comme nous allons le voir dans les pages suivantes, ne se réduit pas toujours à quelques sujets ; elle englobe parfois une multitude d'individus, un peuple tout entier ; elle devient une foule.

L'étude de l'âme des foules, dans leurs réactions normales, appartient à la sociologie et à l'histoire ; mais elles deviennent souvent pathologiques et elles relèvent alors, elles aussi, du domaine de la psychiatrie.

Poursuivant toujours notre but nous allons essayer de démêler les influences plus générales, plus vastes, qui contribuent à former et à orienter cette mentalité

des masses, soumise également à des lois personnelles, représentées par les caractères mêmes de l'âme collective et par les contingences du milieu dans lequel elles vivent et aux lois héréditaires que constituent pour elles les aspirations ancestrales.

Nous étudierons en particulier quelques-uns des troubles engendrés par ces divers facteurs et nous pourrons constater quel rôle joue dans la plupart, et dans les principaux d'entre eux, l'influence du sentiment religieux que nous avons vu être l'élément dominant des diverses psychoses familiales étudiées précédemment.

Mais d'abord qu'est-ce que l'âme collective ?

L'âme collective, normale et pathologique

Le mot foule, pris dans le sens objectif, représente une réunion d'individus quelconques, groupés, quels que soient leur race ou leur nationalité, leur profession, leur âge et leur sexe, selon les hasards de la vie, d'une manière définitive ou pour un temps déterminé.

Mais au point de vue psychologique — le seul qui puisse vraiment nous intéresser dans cette étude — la foule est avant tout un être nouveau, une entité bien définie, ayant acquis une mentalité particulière, fort différente de celle de chacun des individus qui la composent.

Cette foule « psychologique » ne naît pas obliga-

toirement de la réunion d'individus. Comme le dit Gustave Le Bon, « mille individus réunis au hasard sur une place publique, sans aucun but déterminé, ne constituent nullement une foule psychologique ». L'âme collective leur manque, mais elle naîtra lentement ou brutalement, sous l'effet de certaines influences, dont nous déterminerons plus loin la nature.

Quels sont donc les caractères spéciaux de cette âme collective ? A notre sens, ils ne sont pas constitués comme le prétend Herbert Spencer par la somme et la moyenne des divers éléments psychologiques qui composent la foule, mais par la fusion de ces éléments et la création de nouveaux caractères. Il y a refoulement des sentiments conscients et individuels au profit de ceux, plus généraux, moins spécifiques, qui dorment dans le subconscient, dans l'« intima » de tout individu. Les tendances intellectuelles et affectives de la personnalité consciente s'évanouissant ainsi, les caractères communs de toutes les unités apparaissent très nets, et font bloc ; la foule psychologique ne forme plus qu'un seul être et se trouve soumise, selon l'expression de Gustave Le Bon, à la « loi de l'unité mentale des foules », que ces foules soient réduites à de simples groupements ou englobent des peuples entiers.

L'évanouissement de la personnalité amène *celle du sens critique* ; l'individu ne contrôle plus, il accepte « l'idée » jaillie du sein de la foule dont il fait partie ; il la fait sienne, s'y conforme. Cette

perte du sens critique, chez l'unité, est la pierre de base de la suggestibilité et de la crédulité, caractères les plus nets peut-être, les plus dominants de toute la psychologie collective.

Une autre cause, la contagion mentale, intervient également pour déterminer l'orientation des foules. Cette contagion agit souvent très vite ; de là parfois ces « explosions » soudaines sur le terrain affectif d'une collectivité.

Ce sont là les caractères généraux de la foule que nous nommerons psychiques, par opposition avec les caractères « moraux » plus biologiques, que nous allons étudier et qui d'ailleurs découlent pour la plupart des premiers.

C'est la perte du sens critique en effet, celle de la conscience maîtresse d'elle-même, qui donne libre champ à la *prééminence de l'instinctif*. Il y a retour aux sentiments rudimentaires, ceux de l'enfance et de l'état primitif.

Ce parallèle est frappant certes, entre la mentalité des foules, celle des jeunes enfants et celles des peuples au stade de leur précivilisation, et si nous admettons avec Auguste Comte que la loi des trois états règle à travers les temps l'évolution de l'intelligence humaine et fait passer non seulement l'homme en sa vie propre, mais le monde tout entier en son développement, par trois stades bien distincts : le stade théologique, celui de l'enfant et de l'état primitif de l'humanité ; le stade métaphysique, celui de l'adolescent et celui de l'humanité à sa

période critique ; le stade positif enfin, celui de l'adulte, celui de l'humanité au terme de sa civilisation, nous pouvons dire que la mentalité de la foule, constituée d'individus « positifs » au stade le plus positif de leur évolution, fait un retour formidable en arrière vers les états premiers, métaphysique ou théologique.

Comme l'enfant et comme le sauvage, la foule suggestionnable et crédule à l'extrême, psychologiquement inférieure à l'individu isolé, est *impulsive et incapable de maîtriser ses réflexes*. Elle est de ce fait susceptible du meilleur comme du pire, et comme tout sentiment est exagéré par elle, elle peut, selon l'excitation reçue, se laisser entraîner aux actes les plus héroïques, les plus nobles, comme aux scènes les plus féroces et les plus cruelles.

La Révolution française fourmille de faits typiques à ce sujet, et tous les auteurs y ont puisé largement leurs exemples : « Prenez les grands Conventionnels, dit A. Marie... Ces mêmes conventionnels, tueurs farouches et sans pitié, aveuglés d'idéalisme, furent ceux qui, dans un geste magnifique, renoncèrent à l'inviolabilité, chacun d'eux sachant qu'il y avait pour lui menace de mort, le proscripteur de la veille pouvant être le proscrit du lendemain. »

Etant impulsive, la foule est forcément mobile ; elle est aussi incapable de volonté durable que de pensée ; c'est la raison pour laquelle elle est d'ailleurs si difficile à diriger.

Elle n'admet nul obstacle entre son désir et la réa-

lisation de ce désir, et rien ne lui paraît impossible, ayant le sentiment du nombre et de la puissance irrésistible de ce nombre ; d'où son intolérance et son autoritarisme particuliers surtout aux foules religieuses et politiques.

C'est précisément cette intolérance et cet autoritarisme qui rendent ces deux sortes de foule, religieuse et politique, fréquemment criminelles.

« Les crimes des foules » tiennent une grande place dans le cadre si varié des morbidités collectives ; c'est pourquoi nous en parlerons ici, nous réservant d'étudier les autres aspects pathologiques de la psychologie des masses au cours des pages où nous analyserons les diverses influences qui entrent en jeu pour former et orienter leur mentalité.

*
** *

L'âme collective pathologique ne se distingue de la normale que par une exagération de tous les caractères que nous avons énumérés plus haut : suggestibilité, crédulité, impulsivité, mobilité, irritabilité, etc.

Cabanis avait déjà posé ce principe qu'entre les phénomènes morbides et physiologiques il n'y a qu'une différence de degré et d'intensité.

De même qu'une chaudière éclate lorsque, pour une raison quelconque, la pression intérieure qu'elle supporte devient trop forte, de même la foule — incapable de se maîtriser — devient-elle criminelle,

sous l'effet parfois d'une simple suggestion, quand son émotion, s'intensifiant par induction réciproque de tous les sujets qui la composent, atteint un certain paroxysme.

Mais le plus souvent les crimes des foules résultent d'une suggestion plus lente, plus forte, et les individus qui y ont pris part sont persuadés ensuite avoir obéi à un devoir.

L'histoire des crimes commis par les foules met en évidence ce qui précède.

On peut citer avec Gustave Le Bon, le meurtre du Gouverneur de la Bastille, M. de Launay.

« Après la prise de cette forteresse, le Gouverneur, entouré d'une foule très surexcitée, recevait des coups de tous côtés. On proposait de le pendre, de lui couper la tête, ou de l'attacher à la queue d'un cheval. En se débattant, il frappa par mégarde, d'un coup de pied, l'un des assistants. Quelqu'un proposa, et sa suggestion fut acclamée aussitôt par la foule, que l'individu atteint coupât le cou au Gouverneur.

« Celui-ci, cuisinier sans place, demi-badaud qui est allé à la Bastille pour voir ce qui s'y passait, juge que, puisque tel est l'avis général, l'action est patriotique, et croit même mériter une médaille en détruisant un monstre ; avec un sabre qu'on lui prête il frappe sur le col nu. Mais le sabre, mal affilé, ne coupant pas, il tire de sa poche un petit couteau à manche noir et (comme en sa qualité de cuisinier il sait travailler la viande) il achève heureusement l'opération. »

Nous pouvons suivre clairement le mécanisme de

cette scène : Le peuple, ayant pris la forteresse, se sent seul maître de la situation. Sa fureur se porte sur les défenseurs de la place qui ont essayé de briser son élan patriotique, et particulièrement sur leur chef, M. de Launay. Fureur « maxima » qu'un rien, un petit incident, va transformer en délire meurtrier.

Le Gouverneur, en se protégeant contre les coups, frappe du pied un de ses assaillants. L'horion est anodin parmi tant d'autres échanges ; il fait cependant naître une idée chez un des énergumènes, idée qui, sitôt émise, simple suggestion, cristallise brusquement toute la volonté homicide de cette marée humaine irritée. Elle est acceptée d'emblée et le cuisinier badaud qui a reçu le coup de pied devient, de l'anonyme qu'il était quelques instants auparavant, le héros de la fête.

La suggestion dans ce cas — nous l'avons dit — était brusque, infime ; il fallait une « surchauffe » intense des esprits pour qu'elle s'impose aussi rapidement à cette meute.

Nous retrouvons cette puissance de la suggestion « immédiate » dans cette loi dite « le lynch » mise en pratique si fréquemment à l'heure actuelle encore aux Etats-Unis. Mais le plus souvent — et nous en trouvons des exemples dans toutes les persécutions religieuses qui ont ensanglanté l'histoire, depuis celle des premiers temps du christianisme jusqu'à la Saint-Barthélemy — la Suggestion est puissante et opère plus lentement ? C'est elle qui fait croître

progressivement l'irritation de la foule et qui la pousse jusqu'à la plus basse et la plus sauvage des criminalités.

Elle émane la plupart du temps de cerveaux lucides et forts qui font servir à leurs intérêts, ou à l'assouvissement d'une vengeance secrète, l'emprise morale qu'ils ont su prendre sur une foule. Car sur chaque foule, normale ou pathologique, règnent un ou plusieurs bergers, bons ou mauvais.

C'est de ces meneurs que nous allons nous occuper maintenant.

Meneurs et menés

Dans toute réunion d'individus, qu'ils soient des primitifs ou des contemporains, des sauvages ou des civilisés, des êtres sains ou morbides, nous distinguons les « dirigeants » et les « dirigés », ceux qui mènent et ceux qui se laissent mener.

C'est une loi universelle non seulement de la vie humaine, mais encore de la vie animale ; et c'est un fait d'observation courante que chez les bêtes, à l'état libre, des troupeaux entiers se placent d'instinct sous l'autorité de chefs et leur obéissent. Dans les foules humaines, ces chefs, dits meneurs, dits encore « héros » ou « bergers », jouent un rôle considérable.

On les trouve dans toute classe sociale, dans toute branche de l'activité, depuis les puissants manieurs d'hommes et d'opinions qui président aux destinées

des Etats jusqu'aux simples ouvriers, beaux parleurs qui, dans les Meetings syndicalistes, en imposent à leurs camarades et les fascinent de leur verbiage.

On a prétendu à tort que les meneurs, la plupart du temps, n'étaient pas des hommes de pensée mais d'action.

Il y a lieu à ce sujet de distinguer deux grandes classes parmi ces conducteurs de foules :

Il y a les « meneurs » à action momentanée, passagère. Ce sont des hommes énergiques, à volonté forte, des nerveux, des turbulents. Leur énergie est puissante mais courte, et ne survit pas aux conséquences qui l'ont fait naître. Leur influence disparaît avec eux, leur œuvre aussi la plupart du temps. Ceux-là sont les vrais hommes d'action, mais sont-ils de vrais meneurs ? Ne sont-ils pas plutôt eux aussi des menés, — mettons les « premiers menés » — et qui entraînent les autres, comme le mouton de Panurge, jeté à la mer malgré lui, entraînait le restant du troupeau. Ne sont-ils pas les satellites, les vassaux, parfois très ternes, de cette seconde catégorie de meneurs qui naissent justement parmi les penseurs, les rêveurs, les poètes, mais poètes réalistes de la vie, et dont la volonté durable exerce, malgré des formes moins brillantes, une influence beaucoup plus considérable.

La Révolution française ne fut pas l'œuvre des Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, et tant d'autres, mais elle naquit de l'influence des Encyclo-

pédistes, et Jean-Jacques Rousseau avait déjà jeté son germe vingt-sept ans avant qu'elle éclatât, dans son *Contrat social*. De même Karl Marx fut le père spirituel de la Révolution russe et du bolchevisme ; Lénine, Trotsky, etc., n'en furent que les artisans.

Ces meneurs à action lente, mais durable, sont rares. On ne les trouve, qu'aux grands, très grands tournants de l'histoire du monde et des peuples ; leur volonté ne représente plus l'orgueil, l'esprit de domination, le caprice d'un seul individu qui fait servir à ses fins personnelles le don qu'il a de juguler et d'entraîner les foules, mais une réalisation, en quelque sorte, des besoins nouveaux vers lesquels ont tendu les générations passées et auxquels aspirent les générations présentes.

Ils incarnent l'évolution en marche ; ils sentent les nécessités humaines que leurs contemporains pressentent confusément et ils les leur révèlent.

Tous les grands fondateurs et réformateurs de religions appartiennent à cette classe ; quelques hommes d'Etat éminents, ceux qui arrêtent au bord de l'abîme des peuples qui vont sombrer, des nations qui se désagrègent, en leur révélant toutes les forces ancestrales dont ils sont les héritiers et qu'ils semblaient ignorer, sont également de cette élite. Ce ne sont plus des meneurs, ce sont des Apôtres et ils créent la « Foi », qu'il s'agisse de foi religieuse, politique ou sociale, en une œuvre, en une idée qui dépassent leur personnalité.

Et c'est maintenant qu'il nous faut aborder la

question si controversée de l'origine de ces « Conducteurs de foules ».

Sont-ils, comme le prétend l'Ecole messianique, d'origine extra-naturelle, c'est-à-dire des phénomènes, des génies nés, où sont-ils plutôt, comme nous le pensons avec l'Ecole biologiste, le fruit d'un enrichissement biologique de la race, leur génie ne pouvant éclore qu'en fonction du milieu social qui les produit.

Bossuet fut un des premiers dans la période moderne à soutenir la théorie du « Meneur-messie ». Il en a tiré d'ailleurs son système de l'absolutisme royal ; pour lui tous les conducteurs de peuples sont des envoyés de Dieu sur la terre pour mener les foules vers leurs destinées. Tout ce qui est beau, grand, noble et pur dans le monde préexisterait absolu, immuable, mais ne s'imposerait aux masses humaines — à certains moments et dans des conditions déterminées — que par ces êtres exceptionnellement doués et soutenus par une volonté supérieure.

Pour remplacer les héros divinisés et les incarnations divines, les messianiques contemporains, Nietzsche en tête, ont forgé un mot nouveau : le Surhomme, qu'ils opposent au milieu humain ordinaire. Pour eux, les surhommes résulteraient d'une sélection naturelle aristocratique, qui s'opérerait comme la sélection animale de Lamarck, l'aristocratie étant la seule base solide de toute société.

Ces diverses théories sont belles et séduisantes ;

malheureusement la première, celle de Bossuet, laisse — dans toutes ses inconnues — d'abord le grand problème de l'existence divine, puis celui des conditions dans lesquelles sont produits ces conducteurs de foules, enfin le pourquoi exact de leur mission ; la seconde, celle de la sélection, est contraire à tous les résultats expérimentaux enregistrés ; cette sélection, loin d'enrichir les races, étant cause au contraire de leur appauvrissement biologique.

Combien nous semblent plus exactes, par contre, plus conformes à « l'expérience clinique sociale », selon la belle expression de A. Marie les conceptions formulées par ce dernier auteur, et qui avaient déjà été émises par Bourdeau, d'Holbach, Kropotkine, Taine, Espinasse, etc., à savoir que les meneurs sont le produit d'une race, d'un peuple, et que ce sont les besoins collectifs de la foule que représente ce peuple ou cette race, qui les font surgir à certains moments psychologiques.

Ce ne sont pas des prédestinés, mais des êtres qui ont la faculté de sentir et de prévoir. Ils perçoivent les « mouvements évolutifs des masses humaines » (A. Marie), et les fins vers lesquelles elles doivent tendre.

On les trouve surtout aux carrefours dangereux de l'histoire des peuples ; sans ces dangers ils n'auraient sans doute jamais émergé de la masse. Le génie de Napoléon ne se serait jamais manifesté s'il était né cinquante ans plus tôt, mais un autre meneur aurait été produit nécessairement en son lieu et

en son temps, car il était indispensable que la France, lassée et désorganisée par une période trouble d'anarchie et de terreur, goûtât un peu le repos et l'ordre nécessaire à sa marche vers la civilisation. De même la période de désorganisation sociale qui suivit la grande guerre moderne, et qui se fit sentir particulièrement en Italie et en Allemagne, fit sortir dans ces deux pays deux chefs, Mussolini et Hitler, parce qu'il était de toute nécessité que ces peuples réagissent et reviennent à leur équilibre, non seulement politique mais « psychologique ».

*
**

Nous voyons donc qu'il n'y a pas — en psychologie collective normale — de meneurs au sens réel du mot ; les chefs qui dirigent ceux qui constituent le troupeau étant eux-mêmes dirigés par des forces supérieures, soit par les besoins ancestraux de la race (meneurs d'action prolongée), soit par les circonstances immédiates de la vie (meneurs d'action courte), soit enfin par la foule elle-même dont ils émanent.

Il n'y en a pas davantage en psychologie collective pathologique, et si parfois les foules criminelles ou fanatiques sont guidées par ces meneurs d'action courte, dont nous avons parlé plus haut, à esprit fort et lucide mais qui obéissent à de bas instincts ou à d'obscur visées, elles se laissent, la plupart du temps, diriger inconsciemment par des excités et des

anormaux, des victimes de tares congénitales, nerveuses ou psychiques qui rentrent dans cette catégorie de meneurs morbides que nous avons étudiés sous le terme de contagionneurs au début de cet ouvrage, en traitant des psychoses des collectivités restreintes et des folies familiales.

Divers facteurs contribuant à la formation et à l'orientation de l'âme des foules

Meneurs et menés, conservons-leur ce qualificatif facile, obéissent donc sciemment ou inconsciemment, directement ou indirectement, nous venons de le voir, à des influences diverses auxquelles ils ne peuvent se soustraire. La principale de ces influences est sans doute celle de la race.

La race

La race est peut-être en effet le plus puissant facteur capable de déterminer les actions des hommes. Son influence se manifeste également dans les caractères des foules, et on ne peut juger d'une façon impartiale les actes d'une réunion d'individus qu'en les plaçant dans le cadre de leur race.

L'âme de celle-ci domine donc entièrement l'âme de la foule.

Elle est, comme l'énonce Le Bon, « le substratum puissant qui limite ses oscillations ». Elle se forme lentement, par une origine commune des êtres qui la

constituent, par un contact mental et physique perpétuel, par une similitude d'aspirations et d'efforts orientés vers le même but, par toutes ses traditions enfin ; elle tire ses caractères spécifiques d'une multitude d'instincts fixés en elle durant des millénaires par l'hérédité, et qui sont devenus invincibles.

Ce sont ces caractères originels qui font réagir d'une façon différente deux foules de race dissemblable, soumises à une excitation identique. La race latine, par exemple, plus exubérante, plus expansive que les nordiques est plus impulsive, aussi plus irritable. Ses enthousiasmes passent souvent aussi vite qu'ils sont nés, ses haines et ses rancunes aussi. C'est elle qui a fourni à travers les temps — nous verrons qu'intervient là également une question de climat — le plus fort contingent des bouleversements politiques et des révolutions.

Les Celtes et les Scandinaves, enfermés dans leur folklore de légendes sont naïfs, mystiques, crédules ; les Anglo-Saxons positivistes, matérialistes. Les Slaves passifs, ne réagissent pas contre l'adversité ; les Arabes fatalistes, s'inclinent sous les lois du destin : Mektoub, c'était écrit, et subissent avec une stoïque résignation les épreuves qui les accablent.

Ce pouvoir de la race, qui lui vient de toutes ses traditions, de tout son passé, est tel que le milieu, les circonstances, les événements représentant les suggestions sociales du moment ne peuvent exercer une action importante et durable que si elle n'est pas contraire aux suggestions de cette race.

Car les traditions représentent les idées, les besoins, les croyances, les sentiments ancestraux ; elles pèsent de tout leur poids sur les actes des peuples : ce sont elles qui en sont les vrais conducteurs. La plupart ne cèdent qu'à l'usure des siècles, au temps ; mais elles ne s'éliminent pas, elles évoluent. Il est nécessaire même — pour éviter un déséquilibre brutal qui pourrait être désastreux — qu'elles évoluent lentement. Aucune révolution ne peut être citée qui ait détruit ces traditions d'une race sans porter une atteinte funeste à sa civilisation ; de deux choses l'une : ou les fragments brisés de la chaîne se ressoudent et le passé reprend sans changement son empire, ou les fragments ne se ressoudent pas et engendrent l'anarchie, la décadence.

A la fin du siècle dernier, lorsqu'on eut fermé les églises, guillotiné les prêtres, ridiculisé la religion et institué sur les autels mêmes le culte de la Déesse Raison, on put croire un moment que les vieilles idées religieuses étaient définitivement mortes en France. Pourtant, quelques années après, on rétablissait le culte aboli et dans son rapport, cité par Taine, l'ancien conventionnel Fourcroy était obligé d'avouer : « ... La masse des Français veut revenir aux anciens usages et il n'est plus temps de résister à cette pente nationale... La grande masse des hommes a besoin de religion, de culte et de prêtres, il faut les leur laisser. »

Les traditions, nous l'avons dit, ne doivent céder qu'au temps. Quand une race laisse ses coutumes se

fixer trop solidement, pendant de nombreuses générations, elle éprouve par la suite de terribles difficultés à se dégager de ces lois du Passé, devenues immuables, et à poursuivre sa marche vers le Progrès... Les grands conflits qui naquirent à la fin du siècle dernier entre l'Europe et certains pays fermés jusque-là à toute influence étrangère comme la Chine, et tous les mouvements xénophobes qui en résultèrent n'eurent d'autre origine que l'essai tenté d'introduire dans ces pays les nouveaux usages que nécessitaient les temps modernes.

Les races, nous le voyons, sont autant de foules dont les âmes s'opposent, mais elles ne sont pas les seules grandes foules sociales à considérer. Fusionnant entre elles, elles forment des peuples et prennent, sans rien perdre chacune de leur atavisme, un ensemble de caractères nouveaux, spécifiques pour chaque peuple, qui contribuent à lui donner sa vraie physionomie.

Dans la grande vie du Monde, ce ne sont donc plus tant les races qui agissent, mais les nations : autant de foules encore, diverses dans leur façon de sentir et de penser, autant de réactions aussi, massives, collectives, de la part de ces foules, autour du symbole « Patrie », sous l'effet de multiples influences sociales, climatiques, économiques et politiques.

Influences sociales, climatiques, économiques et politiques

C'est à dessein que nous groupons ensemble ces diverses influences. Le milieu social est en effet fonction du climat — élément fixe — et de la vie économique et politique — élément variable.

Auguste Comte reconnaissait les actions déterminantes climatiques sur les grandes crises sociales :

« L'action du climat sur les phénomènes politiques, dit-il, peut accélérer ou retarder jusqu'à un certain point la marche naturelle de la civilisation, bien qu'elle ne puisse être dénaturée par ces modifications. »

Influence de la chaleur d'abord. Lombroso a fait une statistique de toutes les révoltes qui avaient éclaté en Europe au cours des siècles derniers et remarque qu'il y en eut beaucoup plus dans les pays du Sud que dans les pays du Nord. Nous savons par ailleurs quelles multiples querelles divisent de nos jours encore constamment les Etats Sud-Américains.

Influence de la lumière, les manifestations collectives étant plus nombreuses, d'après A. Marie, par un temps sec et clair.

Influence aussi des changements de lune, mais ceci paraît plus difficile à contrôler.

Fournial prétend que sur 146 émeutes, 39 ont lieu au moment de la nouvelle lune, 31 au premier quartier, 44 vers la pleine lune, 32 au deuxième quartier ;

ces résultats s'harmoniseraient nettement avec le phénomène des grandes et petites marées électriques dont la production a lieu aux mêmes phases de la lune que les marées de l'Océan.

Les saisons par ailleurs, et même les jours de la semaine, font varier les manifestations collectives. Le dimanche, jour de repos pour les travailleurs et d'ennui général, était considéré jusqu'à la fin du siècle dernier, comme le jour voué par excellence aux attentats et aux meurtres politiques...

C'est un dimanche que le roi Humbert, le duc de Berry, le tsar Alexandre II, le président Carnot, le roi du Portugal Carlos I^{er} et son fils, furent assassinés...

Maintenant le samedi, jour de semaine anglaise, jour de paie pour la plupart des ouvriers, a pris sa part des grands mouvements collectifs ; il est en particulier le roi de la semaine pour les désordres bachiques.

Certaines fêtes nationales, comme le 14 juillet, le 11 novembre, certaines dates choisies dans l'année comme jours de manifestations politiques, donnent libre cours aussi à des exubérances patriotiques et populaires.

Enfin l'heure de la journée peut elle-même être mise en cause, et c'est surtout là une question physiologique qui agit. Le matin, l'esprit reposé par le sommeil, est plus lucide que le soir ; il se laisse moins entraîner par le collectif.

L'heure la plus dangereuse est souvent celle de la digestion, et la « chaleur communicative des ban-

quets » tient surtout davantage à une question de chimie cellulaire laborieuse qu'à une sensation d'euphorie générale. Les cerveaux, anémiés par le travail de l'estomac, perdent l'intégrité de leur discernement, d'où affaiblissement de la volonté qui se laisse attirer, englober, par la volonté collective, plus forte.

Les influences économiques et politiques sur la mentalité des foules sont également indéniables. L'âme des peuples n'est-elle pas le fruit direct de sa vie économique. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, a-t-on pu dire. Or, l'économie d'une nation est bien souvent en rapport avec sa situation géographique, avec la nature de son sol, avec l'étendue de son territoire. C'est des pays baignés de tous côtés par la mer que naquirent à travers les âges les plus fortes générations de voyageurs, de pirates, de conquérants. Certaines régions au climat rude, au sol ingrat et pauvre, ont une population farouche, dure au travail et à la peine ; d'autres, au contraire, au ciel plus clément, à la terre plus riche, sont le berceau de races indolentes et apathiques. Les Suisses furent un moment les meilleurs mercenaires du monde, parce qu'habitant un pays de montagnes ils ne pouvaient être que bergers ou soldats.

C'est une loi économique également qui règle les grands mouvements de migrations : il arrive un moment où les nations prolifiques, trop à l'étroit dans leurs frontières, sont obligées de rejeter à l'extérieur le trop plein de leur population.

Les guerres ont bien souvent la même origine, et s'il fallait chercher le dessous de certains grands conflits on pourrait trouver, derrière la façade des menées politiques et des ambitions de certains conducteurs de peuples, une nécessité économique, une raison vitale pour ces peuples.

Les grands fléaux qui atteignent une nation, la misère, la famine, amènent également de grandes perturbations dans l'âme de la foule. Les Parisiens qui, après la mort de Louis XV jetaient des pierres sur son cercueil, étaient ceux-là mêmes qui l'avaient surnommé « le Bien Aimé », et qui s'étaient précipités dans les Eglises au début de son règne, alors qu'il était gravement malade, pour implorer sa guérison...

Les après guerres, par les désordres qu'elles traînent derrière elles, favorisent aussi l'apparition des grandes psychoses collectives. Le Mal du Siècle ne fut pas un vain mot ; la génération née sous l'ère napoléonienne portait en elle, au début du siècle dernier, la fatigue nerveuse des années passées et le désarroi mental qui les suivit. Elle donna lieu à une épidémie de suicides semblable à celle d'ailleurs que devait déchaîner en Allemagne la crise morale et économique, jointe à l'amertume de la défaite, qui clôtura la guerre de 1913-1918.

*
* *

Faut-il maintenant incriminer, avec Régis, l'influence de la civilisation sur la pathologie de l'âme

des foules : « la civilisation, dit cet auteur, par les besoins qu'elle entraîne, les habitudes de luxe et de plaisir qu'elle crée, la lutte pour l'existence qu'elle nécessite, favorise le développement des psychoses ».

Peut-être.

La civilisation, en effet, si elle affine toujours une race, en cause bien souvent la décadence physique et morale. Il est assez curieux de constater que les peuples cités par l'Histoire comme ayant été les premiers foyers de la civilisation mondiale, la Chine, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, l'Égypte, sont aujourd'hui des peuples éteints en leur force vitale.

Du jour où les Romains cessèrent de batailler pour garder leurs frontières, et délaissèrent le Forum pour Subure et les jeux du Cirque, c'en fut fait de leur hégémonie. Ils succombèrent aux premières grandes invasions barbares, parce que l'amour du luxe et de la vie facile leur avait fait perdre — avec le goût des conquêtes — la conscience de leur dignité et cette énergie farouche, opiniâtre, grâce à laquelle ils avaient vaincu le monde quelques siècles auparavant.

De tous temps des morbidités spéciales sont nées de la recherche toujours plus poussée de bien-être et de jouissance ; elles ont abouti presque toutes, tant l'esprit humain est insatiable dans sa recherche du bonheur, à cette psychose de découragement et de lassitude de la vie qui s'empare d'une certaine jeunesse dite « désabusée » et qui lui fait chercher finalement dans la mort le seul étanchement de sa soif.

De nos jours, la civilisation a pris, avec une appellation nouvelle, un aspect différent. Sous le nom général de Progrès elle se caractérise par un enrichissement, dans toutes les branches de l'activité scientifique et industrielle, de découvertes et d'innovations tendant à remplacer de plus en plus le travail de l'homme par celui de la machine, et entraînant, avec l'illusion peut-être d'une vie plus facile, un malaise social et économique formidable dont s'inquiète maintenant l'univers entier, et contre lequel depuis quelques années, il cherche vainement à lutter.

Cette calamité mondiale du travail mécanique à fabrication intensive aboutit à la surproduction et, de ce fait même, à l'inactivité d'une quantité considérable de main-d'œuvre ouvrière, et au chômage, occasionnant un trouble de l'âme collective à répercussions innombrables, tant au point de vue affectif qu'au point de vue moral que nous n'étudierons pas ici, leur étude dépassant le cadre de cet ouvrage.

Le sentiment religieux et le mysticisme

En examinant de près les convictions des foules, aussi bien aux époques les plus reculées de l'histoire qu'aux siècles récents, on constate qu'elles présentent toujours une forme spéciale qu'on ne peut mieux déterminer qu'en lui donnant le nom de sentiment religieux.

Ce sentiment a des caractéristiques très simples : adoration d'un être supposé supérieur, crainte de la puissance qu'on lui attribue, soumission aveugle à ses commandements, impossibilité de discuter ses dogmes, désir de les répandre, enfin tendance à considérer comme ennemis tous ceux qui refusent de les admettre.

Qu'un tel sentiment s'applique à un dieu invisible, à un héros ou à une idée politique, il reste toujours d'essence religieuse. Le Surnaturel et le Merveilleux s'y retrouvent également. Les foules revêtent d'une même puissance mystérieuse la formule politique ou le chef religieux qui les fascine momentanément : le héros que la foule acclame est véritablement un Dieu pour elle. Napoléon le fut pendant quinze ans et jamais divinité ne compta de plus parfaits adorateurs.

L'intolérance et le fanatisme constituent naturellement la résultante inévitable de ce sentiment : les fondateurs de croyances politiques ou religieuses ne les ont fondées qu'en sachant imposer aux foules cet esprit qui fait trouver à l'homme son bonheur dans l'adoration et le pousse à défendre son Idée, et à sacrifier sa vie pour elle. Toutes les grandes violences qui ont accompagné l'établissement d'un nouveau régime, l'imposition d'un nouveau Maître, ou d'une Idée nouvelle, ne s'expliquent que par ce fanatisme religieux.

Les cruautés de la Révolution, ses massacres, son besoin de propagande, se comprennent seulement si

l'on considère qu'elles furent l'établissement d'une nouvelle croyance dans l'âme des foules. La Réforme, la Saint-Barthélemy, les guerres de Religion, sont des phénomènes d'ordre identique, accomplis sous la suggestion de ces sentiments religieux qui conduisent nécessairement à abattre, par tous les moyens, ce qui s'oppose à l'établissement de la nouvelle croyance.

Ce fanatisme mis à part, — nous avons vu que la plupart des crimes des foules lui étaient imputables — le sentiment religieux a fait naître de tous temps d'autres morbidités collectives, plus psychopathologiques, folies véritables, nées des multiples croyances et superstitions qui fleurissent à travers les âges et de ce désir qu'eût toujours l'humanité d'essayer de pénétrer les mystères qui l'entouraient et de s'allier les Puissances Occultes qu'elle redoutait.

Car dès son origine l'homme s'est senti asservi par des forces qui lui étaient incalculablement supérieures. Toutes ces forces, dont il éprouvait les effets sans en connaître la nature, furent pour lui des sujets de terreur ; il les déifia et les adora, les représentant tantôt par des symboles, tantôt par des images ou des statues les incarnant parfois sous la forme d'animaux (Bœuf Apis, Vache Io, chez les Egyptiens).

Très longtemps le Bien et le Mal restèrent confondus en la même déification. Tous les éléments de la nature, susceptibles d'éprouver l'humanité, furent divinisés : le Soleil, la Terre, la Mer, le Vent, le Feu. Il y eut autant de dieux qu'il y eut de craintes, et

tout peuple, même le plus primitif, eut ses croyances et ses cultes.

Pour se concilier ces dieux innombrables, bons ou malfaisants selon leur gré, pour apaiser leur courroux ou écarter leur vengeance, on inventa des rites magiques. On les pria, on leur fit des offrandes, des sacrifices.

Or, le plus beau sacrifice, n'est-il pas celui de la vie ?

On sacrifia des vies animales, parfois des vies humaines. Sur leurs autels les prêtres romains égorgeaient des poulets, des agneaux, et cherchaient à lire dans leurs entrailles les présages divins. Le Baal Phénicien ne se laissait fléchir que lorsqu'on précipitait, vivants, dans son ventre-fournaise, des enfants nouveau-nés.

Cette conception du sacrifice sanglant, de la souffrance physique, lavant les fautes et en obtenant le pardon, nous la retrouvons, sous des formes diverses, dans toutes les religions... Elle fit germer quelques grandes folies à travers l'Histoire, et dans les siècles qui précédèrent le nôtre, nous la retrouvons dans ces meurtres rituels d'enfants, inauguré chez nous par le trop fameux Gilles de Retz et les prêtres des Messes Noires, dont la pratique se serait perpétuée jusqu'à nos jours au sein de certaines sectes d'illuminés.

Les Temps passèrent. Peu à peu, à mesure qu'il se familiarisait avec toutes les forces qui l'entouraient, et qu'il s'instruisait par l'observation de la nature, découvrant à chaque phénomène physique une cause

physique, l'homme écartait autour de lui les bornes du Surnaturel. Le sentiment religieux chez lui prit une orientation nouvelle : il opposa l'ordre spirituel à l'ordre matériel et éleva la divinité au-dessus des orages de la terre pour en faire l'Idée absolue du Vrai, du Beau et du Bien.

Ses craintes également s'idéalisèrent : délaissant les diverses contingences matérielles, elles devinrent plus générales : crainte de la souffrance, crainte de la mort, crainte de l'au-delà de la vie, et se fondirent en une seule : celle du Mal.

Ce Mal devint l'antithèse du Bien ; les grandes religions naquirent.

Mais à côté de ces religions, et dans leur ombre, persista à travers tous les temps et demeure encore un fond grossier de crédulités populaires qui remonte aux origines, qui se fortifie de tous les symboles incompris et matérialisés, qui survit aux cultes abandonnés et qui s'adapte aux mentalités des différentes époques et aux croyances établies. Aucune religion ne pouvant satisfaire complètement la curiosité inquiète de l'homme, de grands problèmes restant pour lui insolubles, il a cherché de tout temps à les élucider ; pour cela un seul moyen s'offrait à lui : se mettre en rapport directement ou indirectement avec ces mystérieuses puissances du Bien et du Mal qui dirigeaient sa destinée. L'ère du Merveilleux naquit de cette recherche.

Elle devait donner lieu — pendant plusieurs siècles — parmi certaines foules à mentalité morbide, à des

épidémies de névro-psychoses mystiques, dont nous allons énumérer les principales.

De quelques grandes psychoses religieuses du moyen âge à nos jours

Le moyen âge, carrefour héroïque, lice où devaient s'affronter toutes les croyances superstitieuses, reliquat d'un paganisme dégradé, et la doctrine chrétienne qui, de jour en jour, s'imposait davantage, creuset où devait se fondre la crainte atavique des mauvais génies, des esprits malfaisants, et celle enseignée par l'Eglise, du mal personnifié par le Diable, le moyen âge fut une de ces périodes où nous trouvons le plus de « désorientations » spirituelles. Le Diable, « cornu et fourchu », aux yeux de braise ardente et au rictus mauvais, tel que les enlumineurs l'avaient personnifié pour frapper l'imagination populaire, devint la synthèse de toutes les superstitions antérieures, de toutes les craintes qui, depuis les origines du monde, hantaient l'homme, attribuant au surnaturel tout phénomène physique qu'il lui était impossible de rattacher à une cause naturelle.

Les Mages de l'antiquité chaldéenne et persane, les enchanteurs et illusionnistes de l'Orient, khartumims et mekhashefims, les pythies grecques, les augures romains, révélateurs de volontés célestes, mais surtout protecteurs de ceux que les mauvais génies et les dieux du mal poursuivaient, aboutirent aux sor-

ciers, intermédiaires entre le diable et l'homme, chargés de pactiser avec le premier pour protéger le second de ses maléfices...

Mais bientôt le rôle attribué à ces sorciers dégénéra, et ils devinrent dans la mentalité populaire les sup pôts du Démon, ses serviteurs dans le mal. On ne vit plus en eux que les entremetteurs maudits, chargés surtout d'attirer sur ceux qui les entouraient les sévices sataniques.

Se livrant à certaines pratiques mystérieuses, entourant leurs actes de rites cabalistiques, ils frappèrent l'imagination des âmes simples ou malades ; le Diable, selon les préjugés, prenant la plupart du temps la forme animale pour communiquer avec eux, on en vint à imaginer qu'eux aussi — par assimilation — se transformaient, à certaines heures, surtout la nuit, en bêtes plus ou moins horribles : serpents, loups garous, chiens sauvages, etc., et qu'ils se réunissaient, les soirs de Sabbat, en d'inférieures assemblées.

Stanislas de Guaita, dans son *Temple de Satan*, nous raconte comment les esprits naïfs et imaginatifs se représentaient ces réunions nocturnes ; nous lui en empruntons la description et la reproduisons à titre purement documentaire :

« Le lieu choisi était une ruine décriée, les abords d'un cimetière, une lande autour d'un dolmen. Quand le soir tombe dans ces lieux-là, l'atmosphère se peuple d'êtres terrifiants et monstrueux empruntés au bestiaire

fantastique des vieux enlumineurs et des sculpteurs de gargouilles. Ce sont des larves indécises qui mêlent toutes les formes vivantes en assemblages chaotiques, des oiseaux à quatre pattes, des crapauds ailés, des reptiles à gueules d'hippopotames, des chats dont les pattes s'allongent en tentacules de pieuvres.

« Tout à coup on entend dans l'air de singuliers bruits de galop. En foule, les sorcières nues accourent à cheval sur des balais. La première arrivée s'accroupit, prend entre ses genoux une cruche de grès qui luit étrangement, y plonge deux doigts de la main gauche en marmotant des incantations. Brusquement un petit animal, gros comme un écureuil, en jaillit, devant qui les assistants s'inclinent avec respect. La bête grandit, devient un bouc démesuré, Maître Léonard, le diable. Les feux follets s'approchent et la grande bête se retournant, livre à leurs baisers dévots sa partie postérieure, puis s'assoit sur un tertre élevé pour présider aux ébats de la foule, en compagnie d'une belle jeune fille apportée sur le dos d'un mouton noir et qui sera ce soir la Reine du Sabbat. Puis, la messe noire commence, pendant qu'au bord d'un étang paît le troupeau des crapauds baptisés qu'on engraisse pour des maléfices. Après la messe, un banquet anthropophagique réunit tous les membres présents ; on y dévore le festin que les plus vieilles sorcières de l'Assemblée ont préparé : un mélange d'herbes malignes, de charognes et de cadavres d'enfants morts, le tout arrosé de boissons aromatiques et spiritueuses qui provoquent l'ivresse. Puis, commencent les danses orgiaques que sorcières, sorciers et diabolins tournent en rond, frénétiquement, et auxquelles le bouc préside, jusqu'à ce qu'apparaissent les premières pâleurs de l'aube. A ce

moment, Maître Léonard prend la figure d'un grand coq noir dont le cocorico chante la dissolution de l'assemblée. Les sorcières remontent alors sur leurs balais et s'éloignent en hâte dans l'infini des airs. »

Ce serait naturellement de la plus mauvaise plaisanterie que d'essayer de commenter cette description fantaisiste et d'épiloguer sur l'authenticité des faits. Le Sabbat auquel tous croyaient alors comme aux loups garous d'ailleurs, n'a jamais existé que dans les cervelles tourmentées de cette époque ; l'idée en venait sans doute, dit O. Beliard — mais si déformée, si exagérée — des Assemblées clandestines tenues par certains hérésiaques, et en particulier les Albigeois, où on y « parodiait » haineusement les gestes sacrés, interrompant les sacrilèges et les blasphèmes par les plus répugnantes ripailles. Les Albigeois disparus on garda l'habitude de ces orgies nocturnes où les instincts se donnant libre cours prenaient leur revanche sur toutes les contraintes religieuses et sociales.

Mais ce qu'il y a de plus paradoxal c'est la quantité de gens qui s'accusèrent eux-mêmes d'avoir assisté à de telles réunions, étant donné la sanction presque inévitable qui les attendait : les supplices de la question et le bûcher. C'est là où nous voyons apparaître — dans sa plus belle démonstration — le phénomène de la suggestion, consciente ou inconsciente. Persuadés qu'on ne pouvait aller au Sabbat « tant qu'on restait éveillé », les gens s'endormaient le soir et rêvaient

qu'ils assistaient à une de ces assemblées. Au besoin, pour faciliter le sommeil, on se droguait. On se drogua de plus en plus ; les potions ou onguents employés, de vieux grimoires nous les ont transmis ; ils étaient à base d'opium, de jusquiame, de belladone, de cantharide et de haschisch, tous produits qui procuraient des hallucinations fantastiques.

Le célèbre philosophe Gassendi (1592-1655) fut un jour invité par un sorcier, qu'il avait sauvé de mains de paysans qui le poursuivaient, à l'accompagner au Sabbat.

L'homme fit deux parts d'une drogue qu'il avait préparée, avala l'une et donna l'autre à Gassendi, qui ne fit que semblant de la boire. Le sorcier s'endormit tranquillement et à son réveil demanda au philosophe : « N'êtes-vous pas ravi de l'accueil du bouc Léonard ? Il faut qu'il vous ait de suite reconnu comme un grand clerc pour vous avoir, dès la première fois, concédé l'insigne honneur de lui baiser le derrière ! (Gassendi, Physique 8). Le sorcier, s'il avait été arrêté sur-le-champ, aurait juré devant le tribunal que le philosophe avait assisté à la réunion maudite.

On vit des sorciers partout ; les sorciers accusés feignaient de reconnaître des comparses autour d'eux ; la crainte des possessions démoniaques donna libre cours aux dénonciations les plus extravagantes. Celle des tribunaux inquisiteurs en fit autant.

Les phénomènes hystériques, convulsions et vésanies, dont on ignorait la cause, furent mis sur le

compte d'une possession certaine, et ceux qui en étaient atteints furent systématiquement et impitoyablement recherchés. On brûla « en série » les prétendus possédés, et les innocents qu'ils accusaient, au cours des tortures qu'on leur faisait subir. Le mysticisme s'exaspérant, il y eut de véritables épidémies démoniaques, et Calmeil, dans ses belles études sur la « folie collective » nous décrit les grands procès qui, durant plus de trois siècles firent régner, dans toute l'Europe, la plus épouvantable des terreurs.

Considérant la folie sous tous ses rapports : au point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance, selon sa propre expression, « des Sciences en Europe » jusqu'au xix^e siècle, cet auteur étudie la folie dans chaque siècle, montre ses divers stades d'évolution, et cite surtout les épidémies qui se rattachent à chaque période.

Au xv^e siècle, dit-il en substance, les aberrations fonctionnelles qui constituent la folie sont souvent méconnues. Des visionnaires, beaucoup de monomaniaques sont souvent condamnés à mort comme hérétiques. Mais seuls, ou presque seuls, les inquisiteurs et les théologiens descendent alors dans la lice pour prouver qu'une multitude de malades atteints de délire partiel doivent être poursuivis et punis comme hérétiques.

Au xvi^e siècle, au contraire, nous voyons des hommes « éminents par leur talent et par leur savoir » et placés tout à fait en dehors de la corporation

du clergé, embrasser avec une confiance aveugle, si ce n'est avec un fanatisme outré, l'opinion de ceux qui professent que l'homme pactise souvent avec les démons et que beaucoup de maladies sont dues à des influences surnaturelles... Parmi ces savants, Calmeil cite Barthélemy de Lépine, Fernel, Ambroise Paré, Bodin, Leloyer, Boguet.

A partir du xvii^e siècle heureusement les esprits commencent à s'éclairer : tandis que des génies comme Bacon, Descartes, Pascal, Leibnitz, Newton, etc... s'efforcent de saper les erreurs qui ont contribué jusque-là à tenir la raison captive, d'autres hommes, les Baillon, les Plater, les Lepois, les Sylvius, les Sennert, les Willis, les Bonet, s'ingénient à asseoir la physiologie et la pathologie intellectuelles sur leurs véritables bases et à isoler les maladies mentales de la sorcellerie pure.

Malheureusement les préjugés ne s'éteignent qu'avec lenteur parmi les masses.

Il y aura encore pas mal de procès durant ce siècle et les suivants, et les bûchers loin de s'éteindre ne s'allumeront qu'avec plus de vigueur un peu partout.

Parmi les épidémies qui éclateront dès lors, — Calmeil nous les livre toutes dans leurs moindres détails, — celle du Brandebourg (1596), celle du Pays de Labourd, représenté aujourd'hui par notre département des Basses-Pyrénées (1609), qui atteint même les enfants, celle de la Navarre et de la vallée de Bastan (1610), l'hystéro-démonopathie des filles de Sainte-Ursule à Aix (1609-1611), les convulsions et les aboie-

ments des femmes d'Amou, près de Dax, dont la folie impulsive fut dénommée « maladie de Laira », les démonopathies des religieuses de Sainte-Brigitte à Lille (1613), des religieuses de Loudun (1632-1633) et de Louviers (1642), celle enfin relativement récente qui éclata au Brésil en 1898, et qu'a étudiée Nina Rodriguès, sont parmi les plus connues.

Mais à mesure que la conscience des peuples s'éveilla, l'intransigeance des tribunaux civils et religieux faiblit.

Le début du grand siècle marqua la fin de ces parodies judiciaires, où tout accusé — innocent ou non — était mis à la torture et fatalement contraint d'avouer. On s'occupa davantage d'exorciser et de soigner que de brûler ; peu à peu les sorciers ne furent plus que des fous isolés ou des imposteurs, et ne jouirent plus — sauf peut-être dans quelques campagnes reculées — que d'un intérêt tout à fait restreint.

Leur physionomie d'ailleurs changera plusieurs fois d'aspect ; et c'est là où nous voyons nettement l'évolution des grandes psychoses religieuses avec le milieu et le temps.

En ce siècle d'arrivisme et d'intrigues que fut celui de Louis XIV, le « Merveilleux » disparut ; les sorciers changèrent de patron pour se plier aux nécessités de la vie. Ils devinrent des fabricants de poisons, et pour mettre leur clientèle en confiance, dramatisèrent par des cérémonies sacrilèges empruntées au rituel de la magie noire leurs pratiques de toxi-

comanie. Intrigues politiques, intrigues passionnelles, tout se régla un moment par le poison ; ce fut une nouvelle épidémie, et les noms de la marquise de Brinvilliers et de la Voisin furent les têtes de liste — dans cette affaire trop connue pour que nous y insistions — d'une pléiade d'empoisonneurs qui se ravitaillaient chez ces magiciens.

Le Tribunal de la Chambre Ardente, institué en 1679, pour instruire ce procès, fut supprimé en 1681, les débats amenant de trop grosses surprises et compromettant par trop de puissants personnages tels que le comte de Clermont, la duchesse de Bouillon, le duc de Luxembourg et la maîtresse même du roi, M^{me} de Montespan.

Sous la régence et sous le règne de Louis XV, période de corruption des mœurs et de débauches, l'hystérie reparait dans toute son ampleur. A cette époque de vie facile et agréable, la crainte du Diable a fait définitivement place à celle de la mort et de la « maladie ». Les sorciers deviennent ce qu'ils sont restés jusqu'à notre époque : des guérisseurs ; ils guérissent encore par des formules magiques, par des incantations, mais aussi par des herbes, par des « simples » ; ils ne sont plus malfaisants. Nous les retrouvons chez nos charlatans de foire publique, chez nos rebouteux de village.

Ils ne cultivent plus la crainte, mais la foi ; la foi en la nature, la foi surtout en Dieu et en ses saints. L'ère des guérisons « miraculeuses » commence, et avec elle se réveille le mysticisme morbide. Le cas des

convulsionnaires de Saint-Médard est un fait typique de ce réveil de folie collective.

Le Dr Raoul Baudet, chirurgien chef de l'hôpital Bichat, dans une conférence faite à l'Université des Annales sur la « Société sous la Régence » nous a décrit cette névrose ; nous lui en empruntons les grandes lignes :

« De Paris, fils d'un conseiller au Parlement, après une enfance plutôt orageuse, résolut d'être prêtre. Il entra au Séminaire malgré l'opposition de ses parents, et y fit de rudes pénitences, mais de mauvaises études. Et malgré son désir d'être dans les Ordres il ne put jamais arriver à la prêtrise. Son amour-propre ne souffrit pas de cet échec ; il l'offrit à Dieu au contraire en signe d'humilité et passa sa vie désormais en prières et en mortifications.

« Il ne put d'ailleurs résister au régime débilitant auquel il s'astreignit et en 1727, à 47 ans, il mourut entouré d'une réputation de sainteté. Nombreux furent ses adorateurs parmi tous les exaltés et les névrosés de la Régence, qui prirent l'habitude de se donner rendez-vous autour de son tombeau.

« Le premier miracle opéré le fut le jour de sa mort ; une pauvre dévideuse de soie, Madeleine Brégny, paralysée du bras gauche depuis de nombreuses années, entra le jour de l'enterrement dans la chambre mortuaire et baisa les pieds du mort, puis quand il fut en bière elle se mit à frotter son bras paralysé contre le cercueil. Ensuite elle s'en alla et reprit son travail, mais grande fut sa stupéfaction de voir que son membre pouvait

remuer et qu'elle s'en servait comme de celui qui était sain.

« Dès que ce miracle fut connu, plusieurs malades se portèrent au tombeau du Diacre Paris, et la série des guérisons extraordinaires commença. L'hystérie s'en mêla ; devant le tombeau certains furent pris de violentes convulsions, et la névrose gagnant de proche en proche, ce fut un affolement de contorsionnaires épris de miracles.

« C'étaient, dit un chroniqueur du temps, des hommes se débattant à terre en véritables épileptiques, tandis que d'autres avalaient des cailloux, des morceaux de verre, et même des charbons ardents ; là, des femmes marchaient sur la tête, d'autres invitaient les spectateurs à les frapper sur le ventre.

« Mais, ce qui dominait, dans cette épidémie convulsionnaire, c'était surtout la danse. On dansait sur le tombeau même, on dansait partout dans les cours, sous les portes cochères ; lorsque, lassés de tant d'extravagances, les prêtres et le roi firent fermer le cimetière, la folie convulsive continuant ses ravages, on dut mettre les agités à l'hôpital ou en prison, et devant ces mesures policières vigoureusement exécutées, ce foyer de contagion névropathique s'éteignit. »

*
* *

Depuis, d'autres sectes d'illuminés naquirent à tendances occultes et initiatiques, toujours orientées selon les aspirations du moment. Elles devinrent surtout à la mode avec le nouveau rationalisme philo-

sophique, la rigueur des nouvelles méthodes scientifiques laissant insatisfait cet éternel besoin du merveilleux.

Chaque découverte des sciences, malgré la clarté qu'elle faisait sur un domaine nouveau, laissait autour de la région éclairée une zone de pénombre où des esprits chimériques groupaient aussitôt des « fantasmes » tout neufs (Béliard).

Au moment où l'on commença à étudier sérieusement les phénomènes physiques, Frédéric Mesmer, venu de Vienne à Paris en 1778, prétendit guérir toutes les maladies, surtout les nerveuses, par ce qu'il appelait le « Magnétisme animal », accumulation sur le corps du malade du « fluide universel des oculistes ». Il se fit rapidement une renommée formidable. On fonda une société secrète : « Les amis de l'harmonie », et comme ses clients augmentaient de jour en jour, Mesmer décida de ne plus les traiter, comme il l'avait fait jusque-là, chacun séparément (avec les attouchements d'une baguette de fer, et des passes magnétiques), mais en masse, au moyen d'un baquet de son invention, cuve pleine de limaille de fer, de verre pilé, et de bouteilles d'eau rangées symétriquement, que fermait un couvercle traversé de tiges de fer.

Les malades, groupés autour de la cuve, appliquaient chacun sur l'organe dont ils souffraient, l'extrémité d'une de ces tiges. La guérison s'annonçait par une crise nerveuse, hystéro-épileptique en tout semblable à celle qui secouait les convulsion-

naires de Saint-Médard et qu'éveillait l'action psychique du magnétiseur.

Inutile de dire que cette vogue eût le sort de toutes les vogues ; une commission royale, en 1784, et la Société de Médecins, condamnèrent le mesmérisme, surtout pour ce scandale causé en public par les contorsions des malades en crise.

Pourtant, quelques personnages de la science officielle furent eux-mêmes séduits, notamment Deslon, régent de la Faculté de Médecine, qui était devenu le disciple de Mesmer.

Au moment de la révolution, nouvelle floraison de mysticisme ; elle est moins scientifique, retournant plutôt vers le merveilleux, moins pratique que les précédentes ; c'est un mélange de théosophie politico-sociale.

En 1772, un habitant de Saint-Mandé, Loiseaut, prétend avoir eu plusieurs visions de saint Jean-Baptiste, tantôt en pied, tantôt décapité, sa tête baignant dans un plat sanglant et roulant des yeux terribles ; « j'attends les têtes des rois et celles des courtisanes des rois », dit un jour l'apparition. « J'attends Hérode et Hérodiade. » Notons encore ici en passant l'influence des idées révolutionnaires qui commençaient à se faire jour dans l'esprit de la foule. Le voyant fit part de ses rêves à plusieurs personnes qui fondèrent ensemble la *secte des Johannites*, et qui se réunissaient secrètement, attendant en se tenant la main l'apparition de saint Jean.

Plongés dans un sommeil magnétique ils voyaient

alors dans le futur les images du grand cataclysme qui se préparait.

Cette secte des Johannites, séparée après la mort de Loiseaut (1788) en deux tronçons, l'un conduit par Catherine Théot, et adoptant les idées révolutionnaires, l'autre dirigée par Françoise André, et tenant pour le droit divin des rois, joua un rôle important pendant la Terreur et perpétua jusqu'au xix^e siècle, avec les néo-johannites toutes ses pratiques secrètes et toutes ses superstitions.

De nos jours, la poursuite du merveilleux est encore vivante au cœur même de notre civilisation ; elle s'est doublée du besoin de « connaître l'inconnu » et l'occultisme moderne, avec le spiritisme, en posant la question du « D'où vient-on, Où va-t-on ? » a cherché en vain d'ailleurs jusqu'à présent, à élucider le grand problème de la « Vie et de la Mort ».

Par ailleurs l'éternelle question de la « guérison extraordinaire » est plus que jamais à l'ordre du jour. Certains ont cru en résoudre le secret en invoquant la suggestion (n'a-t-on pas essayé d'instituer une méthode thérapeutique par l'auto-suggestion), d'autres, eux, invoquent la « foi ».

Il y a encore quelques sectes religieuses qui, à l'heure présente, font de cette foi une base méthodique de guérison. Il est intéressant à ce sujet de parler des « Antoinistes » que nous avons nous-mêmes eu l'occasion d'étudier.

La secte des « Antoinistes » a été fondée en Belgique par le Père Antoine, dit « le guérisseur », né

à Mons-Crotteux, province de Liège, en 1846. D'abord mineur, il devint ensuite ouvrier métallurgiste et quitta la Belgique à 24 ans pour aller travailler en Allemagne où il séjourna pendant 5 ans. Deux ans plus tard il allait à Prague, près de Varsovie (Pologne russe), et y demeurait également 5 ans ; il s'installa enfin définitivement en Belgique, à Jemeppe-sur-Meuse avec sa femme « la Mère » et commença à enseigner ce que ses adeptes appellent la « Révélation ».

Les grandes lignes de cette « Révélation » sont contenues dans les dix principes qu'il a formulés et que nous résumons ici :

« Il y a deux forces opposées en nous : *l'Intelligence et la Conscience*.

« La première est cause de toutes nos souffrances, physiques et morales ; elle nous égare et nous ne devons pas nous laisser maîtriser par elle. C'est elle qui nous fait croire en Dieu, mais Dieu ne se découvre pas par elle ; il ne réside qu'au sein de l'homme et ne peut en être isolé.

« Il ne faut donc pas enseigner l'Existence de Dieu, ni essayer de la prouver, ni s'en persuader.

« Recueillons-nous simplement en nous-mêmes, dans notre « moi », car c'est dans la conscience de chacun, dans le « connais-toi » que l'on trouve la foi qui, seule, peut nous guérir.

« Et la foi nous sauve ; le père Antoine a commencé, en 1906, en créant « Le nouveau spiritualisme » sur la

base inébranlable de cette foi pure, à guérir les nombreux malades qui venaient le consulter.

« Au contact incessant de cette quantité innombrable de personnes, son être n'a fait que grandir et développer en lui une puissance ignorée jusqu'à ce jour.

« Cette puissance, lui mort, n'a fait que croître ; il continue à guérir... et les quatre premiers jours de la semaine, à Jemeppe-sur-Meuse, la mère, encore vivante, fait « l'opération » au nom du Père, sur toutes les personnes réunies dans le Temple.

« L'opération est faite également dans les autres temples Antoinistes de France et de Belgique par les « Frères », ses délégués, qui l'invoquent pour les « souffrants » qui ont la foi. »

Nous ignorons en quoi peut consister « l'Opération Générale » qui a lieu à Jemeppe. Celles qui ont lieu dans les temples subsidiaires sont très simples : le « Frère » s'isole dans un oratoire aux murs nus avec le malade, lui demande quelle guérison il veut obtenir et, debout, près de lui, l'aide à trouver sa conscience et à le mettre en relations avec le Père. Ses yeux se perdent au plafond, semblant chercher la contemplation, puis ses lèvres murmurent l'Invocation, ses bras suivent son regard : « Je vois une guérison merveilleuse... la cause est très belle... — ou bien : la guérison sera difficile, mais elle se fera, etc. »

Et le malade s'en va, assuré qu'il sera guéri.

Cette foi des Antoinistes, nous l'avons reconnue, n'est autre que la suggestion, et le « Père » ici ne diffère guère du Mesmer du « Magnétisme animal »,

que par l'idéalisme moral de sa doctrine et, somme toute, l'intégrité neuro-psychique presque normale de ses adeptes.

*
* *

Ainsi a évolué jusqu'à nos jours ce mysticisme, né avec le monde. Si les sorciers ont disparu officiellement, chassés par la Religion et par la Science, la Magie, elle, n'a pas rétrocedé ; elle a simplement changé d'aspect, elle s'est « grimée » pour plaire à la civilisation, pour s'adapter aux Vérités présentes.

La crainte de l'Inconnu, amorcée par l'instinct de conservation, fut le sentiment humain le premier en date. Il ne mourra sans doute jamais, car il y aura toujours un Inconnu et les traditions de l'Enfance humaine se perpétueront éternellement par l'espèce de ces hommes ; les plus nombreux, qui seront toujours vraisemblablement des enfants et qui toujours s'effraieront de cette menace suspendue au-dessus d'eux. Aucun de nous d'ailleurs, même parmi les plus sensés, n'arrive à dépouiller complètement son Enfance... il la porte en lui et, avec elle, l'Enfance même de l'humanité.

Le besoin magique est une tare que l'esprit le plus fort, le mieux trempé, porte constamment en lui. Qu'un grand malheur en effet accable l'un d'entre nous, il reste de lui un être fragile et désorienté, enclin à toutes les crédulités, qui joue son sort à pile ou face, se fie aux plus illusoires médications, consulte des oracles et cherche dans de grotesques idolâtries un refuge contre les craintes qui l'assaillent.

Conclusions

De nombreux auteurs ont étudié la psychologie des foules ; parmi eux, Gustave Le Bon, Mac Dougall, Freud, Charles Blondel, Auguste Marie, Georges Dumas, etc. Deux Ecoles en particulier, l'Ecole Messianique et l'Ecole Biologique, se sont efforcées de déterminer l'origine et le rôle des Meneurs de foules : la première les considère comme des prédestinés, la seconde comme les fruits du milieu social.

En partant de l'étude des délires collectifs et de deux observations de psychoses familiales recueillies dans le Service du Professeur Laignel-Lavastine à la Pitié, nous avons essayé de montrer que dans toute réaction des foules, que ces foules soient normales ou pathologiques, qu'elles se réduisent à quelques sujets ou soient formées d'une multitude d'individus, contagionneurs et contagionnés, meneurs et menés, étaient les uns comme les autres soumis à divers facteurs, indépendants de leur volonté, à des influences personnelles et héréditaires qui seules, étaient les vraies directrices de l'âme des foules.

Dans les délires des collectivités réduites, les principaux facteurs contribuant à faire naître le délire sont, outre le sexe et l'âge des sujets, un déséquilibre

plus ou moins prononcé, une morbidité spéciale de l'affectivité grâce à laquelle germe anormalement une Idée fixe qu'un choc émotionnel ou une déficience physiologique a fait naître ; en outre, pour que la contagion du délire s'opère facilement au sein de la collectivité, il est nécessaire que celle-ci soit formée d'individus présentant les mêmes tares nerveuses ou vivant dans la même atmosphère psychique. C'est le cas pour les membres d'une même famille ; c'est d'ailleurs là que nous trouvons les plus beaux exemples de délires collectifs.

Les deux observations que nous citons viennent confirmer notre thèse ; il s'agit dans l'une et dans l'autre, de femmes atteintes de délire de persécution. Chez toutes nous trouvons, outre des antécédents nerveux chargés, une déficience endocrinienne très nette ; c'est ce trouble physiologique qui allume le délire.

La thérapeutique pour de tels malades sera donc simple ; on les isolera, on calmera par des sédatifs leur agitation ou leur insomnie, et on traitera leur insuffisance glandulaire par une opothérapie compensatrice.

Mais une collectivité ne se réduit pas toujours — nous l'avons dit — à deux ou trois sujets ; elle peut englober une multitude d'individus, un peuple tout entier. Elle prend alors une âme spéciale et des caractères propres, très différents de ceux des êtres qui la constituent : évanouissement de la conscience et perte du sens critique, prééminence de l'instinctif,

mobilité, autoritarisme, impulsivité. Ces derniers caractères la rendent souvent criminelle.

Les Meneurs de foules ne doivent pas en être isolés : produits par elles, ils font corps avec elles. Ils ont simplement l'avantage de pressentir les besoins de ces foules et de leur révéler...

Car ce sont ces besoins, ces « nécessités » qui seules mènent les masses : besoins ancestraux, influence de la race et du sentiment religieux, besoins nés du milieu social et des exigences mêmes de la vie, influences climatiques, économiques, politiques, etc.

Certaines psychoses naissent de temps en temps sous l'effet de ces diverses influences ; le sentiment religieux, en particulier, et le mysticisme en ont fait éclore de multiples à travers les temps et le moyen âge, période particulièrement fertile, nous fournit avec toutes ses épidémies de sorcellerie, des exemples frappants de cette grande folie du Merveilleux, qui n'a cessé de tourmenter l'humanité depuis ses origines, et qui ne finira probablement qu'avec elle.

Vu : le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : le Doyen,
ROUSSY.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- Antoine (Le Père)*. — L'Unitif, journal Antoiniste.
- Baudet (Raoul)*. — La Société sous la Régence (Conférence faite à l'Université des Annales, 1928).
- Beliard (Octave)*. — Sorciers, Rêveurs et Démoniaques. A. Lemerre, 1920.
- Blondel (Charles)*. — Introduction à la Psychologie Collective. Armand Colin, 1923.
- Calmeil*. — La folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire. Baillière, 1845.
- Dougall (Mac)*. — The Group Mind. (*in* Freud).
- Dées*. — Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie, XLVIII, p. 584.
- Dumas (Georges)*. — Traité de Psychologie. F. Alcan, 1923.
- Fournial (Henri)*. — Essai sur la psychologie des foules. Masson, 1892.
- Freud*. — Psychologie collective. Traduction française. Payot, 1924.
- Guaita (Stanislas de)*. — Le temple de Satan. Librairie du Merveilleux, 1897.
- Gassendi*. — Physique 8. *In* Beliard.
- Laignel-Lavastine, Dheucqueville (G.) et Klotz (B.)*. — Annales Médico-Psychologiques, n° 1, juin 1933.
- Lasègue et Falret*. — Communication à la Société Médico-Psychologique, 1873.

- Lévy-Valensi*. — Précis de Psychiatrie. Baillière, 1926.
- Le Bon (Gustave)*. — Psychologie des Foules. F. Alcan, 1895.
- Marandon de Montyel*. — Folie Gémellaire (Archives de Neurologie, 1906).
- Maret*. — Observation curieuse de Folie Gémellaire ou à deux individus. *In* A. Marie.
- Marie (A.)*. — Psychologie Collective. Masson, 1909.
- Moète (Walter)*. — Die Massen und Sozialpsychologie un Kritischen Ueberbli. Neumann et Scheibner, 1925.
- Régis*. — La Folie à deux ou folie simultanée. Thèse doctorat en Méd., Paris, 1880.
- Scize (Pierre)*. — Auréole en série (Série d'articles parus dans l'hebdomadaire *Voilà*, décembre 1933).
-

